

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 9

MONTREAL, 9 AOUT 1890

PAR ANNEE. \$2.50  
LE NUMERO. 5 CTS.

A LA QUETE DE LA GRAND'MESSE



*Le curé, terminant son sermon en annonçant la quête pour la construction d'un autel. — Je vous ai indiqué ce qui convient au culte ; c'est à vous de parler.  
Le juge Cartesurtable réveillè en sursaut. — C'est à moi à parler ? Deux piastres de mieux. (Apercevant le quêteur.) Il a été décidé qu'on ne prendrait plus rien sur la table pour la cagnotte.*

## Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

### ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 9 AOUT 1890.

### CHASSE-SPLEEN

Dire qu'il y en a qui désirent être borgnes !  
Les aveugles, par exemple.

Le cochon n'a été appelé de ce sale nom que parcequ'il donne des lardons à tout le monde.

Faites donc comme la cire à cacheter, mes chers amis. Laissez-vous brûler pour cacher un secret.

A notre connaissance, il n'existe qu'un seul cas où les dames restent muettes : c'est sur le damier.

Certains meneurs d'hommes sont comme les bouchons flottants ; ils croient mener l'élément qui les ballotte.

L'homme qui essaie de grimper dans l'échelle sociale ne trouve que des talons sur ses mains et des coups de poings sur ses mollets.

Les régattes de Lachine ont produit une panique chez les rats de Montréal lorsqu'ils ont entendu dire : "Les meilleurs rameurs."

Il n'y a pas de contradiction dans les termes quand on dit d'un lourdant que c'est un esprit léger. Après tout un *cerveau lent* c'est un *cerf volant*.

Une danseuse de ballet arrêtée pour vagabondage, se défendait en disant au juge qu'il avait, la veille au théâtre, vu par lui-même ses moyens de support.

Une malheureuse coquille dans un journal du matin : "Et se penchant vers elle, il lui murmura : Je vous le dirai à l'oreille." Le texte portait : *oreille*.

Les Anglais disent "le temps c'est de l'argent" et pourtant il y a des gens qui ayant beaucoup de temps à dépenser, n'ont pas de quoi s'acheter un cigare de cinq cents.

La régularité dans les habitudes n'est nullement une garantie de bonne santé. Voyez les blanchisseuses ; on trouve parmi elles une forte proportion de dyspeptiques malgré leurs *repas-sages*.

La flotille de canots actuellement campés dans le lac des Deux-Montagnes a plus d'importance qu'elle ne le croit. Comme ces messieurs passent leur journée à la pêche, ils forment un régiment de ligne.

Nous différons de Noel et Chapsal qui défendent de dire : "Monter en bas" "Descendre en haut." Nous connaissons trop de membres du club rentrant chez eux après minuit, pour refuser de croire qu'on n'a pas le droit de dire en ôtant ses bottes : "Je monte en bas ce soir."

### MALIN COMME L'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1er Acte.

*Chérubin*.—Monsieur, vous allez trouver tout d'abord ma demande si étrange que c'est à peine si vous me la laisseriez achever, si je ne vous priais tout d'abord de m'écouter jusqu'au bout.

*Grossac*, (*banquier archi-millionnaire*).—Où voulez vous en venir, avec tout ce galimatias ? Voyons, dépêchez vous, arrivez au but.

*Chérubin*.—Le voilà, le but : J'aime votre fille, votre fille m'aime, je vous demande sa main.

*Grossac*.—Hein ! Sa main, à vous qui n'êtes chez moi que depuis un moi, et qui ne gagnez pas par an, de quoi faire vivre ma fille pendant un jour !

*Chérubin*.—Voilà ce qui vous trompe, du jour où j'épouserai votre fille, j'entrerai comme associé dans la grande maison de banque : Shave, Blague & Co.

*Grossac*.—Ah ! en effet, c'est différent. Apportez la promesse d'association et ma fille est à vous.

2ème Acte.

*Chérubin*.—C'est bien à monsieur Shave, de la maison Shave, Blague & Co., que j'ai l'honneur de parler ?

*Shave*.—Oui ; dites vite, jeune homme, je suis pressé.

*Chérubin*.—Je voudrais entrer dans votre peu honorable, mais fructueuse maison, comme associé.

*Shave*.—Quel fonds apportez-vous ?

*Chérubin*.—Pas un radis.

*Shave*.—Vous êtes fou, je vais appeler le garçon pour vous faire jeter à la porte.

*Chérubin*.—Ne vous pressez pas tant. Je n'ai pas le sou, mais Grossac me donnera sa fille en mariage, le jour où vous me prendrez comme associé.

*Shave*.—En effet, ça change la position, jeune homme, vous pourrez venir quand vous voudrez. Ce sera un honneur pour nous de compter le gendre de Grossac dans la maison.

3ème Acte.

Après le mariage.

Grossac et Shave qui se sont rencontrés et expliqués, félicitent Chérubin du bon tour qu'il leur a joué.

### PELLE ET APPEL

—Où en est votre procès avec cet homme qui s'est cassé la jambe devant chez vous ?

—Il a fini, comme le demandeur avait commencé.

—Comment ça ?

—Il a été renversé par l'appel.

### CYCLONES INOFFENSIFS

—Encore un cyclone ; le journal dit que tout a été rasé sur les fermes.

—Je parie qu'il n'y a pas eu une seule hypothèque d'enlevée. Ces journaux : ils exagèrent toujours !

### SES ŒUVRES

*Visiteur*.—Quelle magnifique bibliothèque vous avez.

*Boucher*, (*retiré des affaires*).—Oui, je vous recommande la reliure.

*Visiteur*.—En effet, vos livres sont tous reliés en veau.

*Boucher*, (*se pavonnant*).—Oui, mon cher, et tous tués par moi ! Vous avez l'œuvre de toute ma vie sous les yeux.

### MOTS D'ENFANTS

*Grande sœur* (10 ans).—Vois-tu, Joe, ce que c'est d'être mauvais ? Si tu avais été bon, je t'aurais donné le gâteau que je viens de manger ; mais comme tu as été mauvais, je t'assure que tu ne l'auras pas.

*Professeur*.—Que signifie l'expression : faire subir le supplice de Tantale ?

*Bidoune* (élève très avancé).—Ça veut dire retenir les élèves en classe pendant que la procession du cirque passe devant l'école.

*On entend, au loin, la musique qui s'avance.*

*Maman*.—Je suis sûr que Gustave aime mieux embrasser sa sœur qu'un autre petite fille.

*Gustave*.—Je crois, vraiment, que vous me prenez pour un dinde.

### L'AUTEUR D'HAMLET

*Premier acteur*.—Il a un toupet bœuf.

*Deuxième acteur*.—C'est de Bruleville, notre directeur, que tu parles ? Qu'est-ce qui te le fait juger ainsi ?

*Premier acteur*.—Tiens, un exemple ; un jour, nous venions de jouer Hamlet dans l'ouest. Or le public demande l'auteur à grands cris, et notre Bruleville se présente gravement devant le rideau et fait son boniment sans broncher.

### LA FLÈCHE DU PARTHE

Parlatort, petit avocat sans talent, mais bien apparenté, vient d'être nommé assistant-avocat de la couronne, dans le district de . . . . .

Un greffier de la pire espèce est reconnu coupable par le jury, et le juge, suivant la coutume, avant de prononcer la sentence, demande à l'accusé s'il a quelque chose à dire.

—Je n'aurais eu aucune remarque à faire, Votre Honneur, si pendant que monsieur a parlé contre moi (*désignant l'avocat de la couronne*) je ne m'étais convaincu de mon innocence.

### EXCURSION DE CHARITÉ

*Vieille tante*.—Tu vas aux eaux cette année, ma chérie ?

*Léa*.—Oui, ma tante, j'ai besoin de reprendre mes forces ; j'y vais également par piété filiale.

*Vieille tante*.—Est-ce que ta mère est malade ?

*Léa*.—Non ; mais maman me répète toujours que le comble de ses vœux serait d'avoir un gendre, que mon devoir est de lui en donner un. J'espère le trouver aux eaux.

*Vieille tante*, (*tout bas*).—En voilà un qui aurait tort de s'appeler Moïse.

### EXPLOITATION RELIGIEUSE

Deux hommes causaient avec beaucoup d'animation dans un wagon faisant partie d'un train traversant les plaines de l'ouest.

Tout à coup l'un d'eux se leva :

"Mesdames et Messieurs, la route est longue et en causant avec mon ami, j'ai soulevé un point que seuls vous pouvez décider. Mon ami prétend qu'il n'y a pas trois personnes sur cinq qui croient à l'existence de l'âme. Pour moi, j'ai une meilleure opinion de l'humanité, et pour confondre mon ami, je prierai toutes les personnes qui croient à l'existence de l'âme de bien vouloir lever la main droite.

Tout le monde lève la main.

—Merci ; attendez une seconde, que ceux maintenant qui croient à la vie future lèvent la main gauche.

Tout le monde lève la main gauche.

—Merci, encore une fois, maintenant (sortant une paire de revolvers) mon ami, pendant que vous avez les mains en l'air, va faire le tour de la société, et vous débarrasser des valeurs que vous pouvez avoir sur vous. Ça vous rendra service par cette chaleur. Allons, dépêche-toi, Joe.

## INTIMITÉ

(Pour le SAMEDI)

## A MESEDEMOISELLES A..., VAUDREUIL.

Je connais un doux nid se mirant dans les ondes,  
Sous les grands ormes verts plantés tout près du bord,  
Où les heures toujours paraissent des secondes,  
Où l'on rit sans effort.

C'est dans l'anse du lac, pas très loin du village  
Ou du chemin de fer ; mais loin des indiscrets.  
Et l'on peut à son aise être grave ou volage :  
On garde vos secrets.

Voyez auprès de l'eau, perdu sous la feuillée,  
Ce petit belvédère. On y cause si bien,  
Que l'on voudrait toujours prolonger la veillée  
Lorsque minuit s'en vient.

Et l'on se sent heureux bien plus qu'à l'ordinaire  
Lorsque l'on est admis dans ce calme séjour  
Où l'on trouve aussitôt le moyen de vous plaire  
En vous disant bonjour.

Si notre âme est lassée et tout bas traîne l'aile  
Sous le poids d'un chagrin, à ce charmant accueil  
Nous la voyons s'emplier d'une gaieté nouvelle  
En franchissant le seuil.

Et si l'enivrement d'une vision bénie  
Vient la remplir toujours et toujours la charmer,  
Nous pouvons en causer avec une âme amie,  
Car l'on y sait aimer.

Que vous voyez morose ou d'une gaieté folle,  
Tant que vous y serez, le temps paraîtra court,  
Vous verrez qu'au bonheur, prenez-en ma parole,  
L'on ne peut rester sourd.

Et savez-vous pourquoi, ce plaisir sans mélange  
Que l'on ressent toujours dans ce site enchanteur,  
Et qui fait qu'en gaieté le plus souvent se change  
Votre mauvaise humeur ?

C'est qu'on y trouvera la bonté qui fascine,  
La bonté sans malice et le charme sans art,  
Et qu'on admirera la gaieté féminine,  
Mais sans poudre et sans fard.

C'est que l'esprit toujours, lorsqu'avec vous il cause,  
Du fond du cœur s'inspire et n'est jamais blessant,  
Et que la sympathie en votre âme dépose  
Son souffle caressant.

Je garderai longtemps la douce souvenance  
Des heureux jours passés dans ce nid si charmant.  
Et c'est plus fort que moi ; chaque fois que j'y pense,  
J'y rêve doucement.

Car j'ai goûté là-bas plus que l'amitié même,  
Avec tous ses plaisirs et sa félicité ;  
J'ai goûté le bonheur, l'enivrement suprême  
Qu'on nomme intimité.

PAUL VARY.

Montréal, 30 juillet 1890.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(Du Journal des Abris.)

— Pensée profonde d'un comptable ramolli :  
"Quand on est maître de l'avenir, on ne saurait  
vous montrer au doigt."

— Le jour de la noce la mariée est en blanc et  
le mari, lui, est en foncé.

— Cambroune n'était qu'un brave soldat, aussi  
ne s'est-il jamais rendu, même à la raison.

— Pour les tanneurs, le proverbe est vrai :  
Le tan, c'est de l'argent. — (Note du Samedi) :  
Nous connaissons une immense usine près de  
Boston où il y a du tan pour l'éternité.

— Les capitaines de vaisseaux sont comme les  
reposeurs ; ils sont entourés de mcusses.

— De même qu'Adam inventa sa fameuse  
brosse, Arvers, l'auteur du sonnet, inventa les  
bottes qui portent son nom.

— Le général Boulanger et le comte de Paris  
ont dû s'apercevoir qu'ils avaient eu tort de  
lâcher la proie pour Londres !

LÉPARVIN.

DES JOURNAUX PARISIENS

Un peu tiré... à la ligne.

— Jules, est-tu des nôtres, dimanche ? Nous  
allons pêcher à Savonnières.

— Combien êtes-vous ?

— Quelques amis seulement. Nous avons formé  
un petit noyau...

— Un noyau de pêche.

A la Bourse, on cause de vieux camarades :  
— Et Jules, que devient-il ? Il était, je crois,  
dans les sucres.

— Oui, dans les temps.

— Et maintenant ?

— Maintenant il est dans la melasse.

Au tribunal correctionnel :

*Le président.* — Prévenu, vous êtes accusé  
d'avoir détourné une lettre chargée.

*Le prévenu.* — Mon président, elle était telle-  
ment chargée qu'elle est partie dans mes mains.

Un bon mot d'ivrogne :

Le nommé Poivrot pique une tête dans le  
ruisseau, qui coule à gros bouillons.

Il fait de vains efforts pour se relever. L'eau,  
chaque fois, le fait glisser et retomber dans le  
courant.

Alors notre ivrogne, montrant le poing à l'eau :

— T'as beau faire, va ! j'te boirai pas !

Et il se retourne dignement sur le dos.

Propos de saison :

Un malfaiteur, après sa condamnation :

— Ils ne sont pas méchants au Tribunal. Je  
reviendrai.

Entendu aux halles :

— Combien cette carpe ?

— Vingt francs.

— C'est trop salé pour un poisson d'eau douce.

Dans une salle d'étude :

— Prêtez-moi donc ce volume.

— Je ne prête jamais de livres ; on ne les rend  
pas.

— Oh ! soyez sûr...

— Ainsi, vous voyez cette bibliothèque..., ce  
ne sont que des livres qu'on m'a prêtés.

Un peintre qui ne faisait que de mauvais  
tableaux était tombé dans une profonde misère :  
— Il n'a même plus de quoi manger, disait un  
de ses amis.

— Eh bien ! qu'il casse ses croûtes !

Sur le boulevard Béranger.

Deux bons vieillards se promènent, la canne à  
la main.

*Le premier.* — Te souviens-tu du temps où nous  
faisons ici des petits pâtés de sable ?

*Le second.* — Oui, je m'en souviens ! Il y avait  
une foule de vieux messieurs en paletot noisette  
qui nous regardaient.

*Le premier.* — Imbécile ! les vieux messieurs  
à paletot noisette, aujourd'hui c'est nous !...

Une vieille dame se retourne furieuse contre  
un affreux voyou qui lui lançait des cailloux.

— As-tu fini, petit monstre ; que ferais-tu si  
me crevais un œil ?

— Eh ben ! Je vous épouserais.

A une conférence.

L'orateur a pris pour thème la question des  
principes généraux d'hygiène.

— Que doit-on faire, dit-il, en attendant le  
médecin ?

— Son testament, s'écrie un auditeur.

On parle des étés d'une chaleur excessive.

— Oh ! le plus terrible doit encore avoir été  
celui de 732.

— Ah ! Sait-on combien de degrés il a fait ?  
demande un naïf.

— Non ; seulement la chaleur devint si forte,  
que Charles Martel *fondit* sur les Sarrasins.

Entre copains, au café :

— Mon vieux, je t'annonce une grande nou-  
velle. Lundi, je m'embarque pour l'Australie, et  
j'ai l'intention de m'y établir. Il est donc proba-  
ble que tu ne me reverras jamais !

— Alors... prête-moi deux louis.

Un général envoie son ordonnance annoncer à  
sa femme qu'il ne rentrera pas pour dîner.

L'ordonnance retourne auprès de son chef.

— Eh bien ! dit le général, tu as fait ma com-  
mission ? Et qu'est-ce que ma femme a dit ?

— Rien, mon général... Mais elle a fait une  
gueule !

Mme V..., à son domestique.

— Voyons, Baptiste, avouez que vous avez  
cassé cette lorgnette, en essayant dans le tiroir ?

Baptiste, haussant légèrement les épaules :

— Madame veut rire ? Je n'essuie pas ce qui  
est dehors, je ne suis pas pour essuyer ce qui est  
serré !

*Le fiancé.* — Vous sanglotez, mademoiselle, vous  
auriez-je offensé ?

*La fiancée.* — Oh ! non, mon ami, ce sont des  
larmes de joie. Hier matin, maman me disait  
encore : "Tu es si bête que pas un imbécile ne  
voudra de toi comme femme", et cependant vous  
avez demandé ma main.

Entretien domestique.

Madame entre dans sa cuisine, et d'un air  
indigné :

— Comment, Baptiste, vous vous êtes laissé  
servir un si mauvais morceau de bœuf, il est  
plein d'os !

— Ah ! Madame, c'est vrai, mais aussi j'ai ben  
dit, au boucher : si c'était pour moi, je l'pren-  
drais pas !

— Quel rapport entre un afficheur, un chemi-  
sier et un jeune élève ???

— ???

— L'afficheur travaille dans *les colles*, le chemi-  
sier dans *les cols*, l'élève dans *l'école*.

## CONCOURS D'ARITHMÉTIQUE

2e Question—Les carrés magiques se com-  
posent d'une certaine quantité de nombres diffé-  
rents, soit 9, 16, 25 ou 36 nombres, etc., dispo-  
sés sur 3, 4, 5 ou 6 bandes de telle sorte qu'ad-  
ditionnés verticalement, horizontalement ou dia-  
gonalement, la somme d'une bande d'entre eux  
soit toujours égale à un nombre constant.

Exemple :

3	8	1
2	4	6
7	0	5

L'addition de 3 chiffres dans un sens régulier  
quelconque donne toujours pour total 12.

On demande :

1o. De construire, à l'aide de 9 nombres pairs,  
un carré dont la sommation indiquée précédem-  
ment, soit égale à 60 ; 2o. De faire une construc-  
tion analogue à l'aide de 16 et de 25 nombres, pour  
que les sommes obtenues par 4 et par 5 soient  
égales à 80 et à 135.

## TEMPÉRANCE A L'ŒIL

*Etranger au commis d'un hôtel de tempérance.*  
— Il paraît que vous n'avez pas de bar ici ?

*Commis.* — Non, monsieur, mais toutes nos  
chambres sont munies de sonneries électriques.  
Vous pouvez vous rendre à votre chambre si  
vous le désirez et avoir un Kodak.

*Etranger.* — Un Kodak, qu'est-ce que cela ?

*Commis.* — Vous pressez le bouton et nous fai-  
sons le reste.

## JUSTE COMPENSATION

Boulinard et son propriétaire demeurent dans  
la même maison. Lorsque Boulinard est allé  
payer son dernier loyer, son propriétaire lui  
a réclamé \$50 en plus.

— Pourquoi cela ? demande le locataire effaré.

— Parceque, ajoute le propriétaire, j'ai perdu  
trois magnifiques chiens de chasse, qui se sont  
enfuis sans esprit de retour depuis que votre  
fille a commencé ses leçons de chant.

## NOS CHERIS



(Manque de proportions.)

II

*Madame Glenny au cocher.*—Vous allez seller un des ponies, Baptiste, et vous irez chercher le jeune Wilcox qui arrive par le train.

*Baptiste (à la gare) regardant tour à tour son pony et le jeune étranger.*—Si c'est vous qui êtes le jeune monsieur, j'ai fait la plus grande sottise de ma vie.



*La petite Lucille.*—Est-ce que cet homme-là va se mettre à chanter, maman?

*La mère.*—Oui, chère, c'est le fameux baryton Von Wagglesky.

*La petite Lucille.*—Pourquoi que vous ne lui avez pas fait ôter ses fourrures?



*Freddy.*—Pas besoin de vous sauver; vous voyez bien que je le tiens!

## LOGIQUE DES FAITS

*Mendiant.*—Soyez assez bon pour me donner quelque chose; quoique ce soit.

*Passant.*—Pour que vous puissiez aller boire, hein?

*Mendiant.*—Tiens vous avez été de la partie vous!

## ARRANGEMENT AMICAL

*Maman, (veuve et jolie).*—Jeannette, est-ce que cet artiste vient à notre bal ce soir?

*Jeannette.*—Oui maman.

*Maman.*—Et ce jeune docteur, aussi?

*Jeannette.*—Oui maman.

*Maman.*—Et tous les deux veulent t'épouser?

*Jeannette.*—Oui maman.

*Maman.*—Tu devrais épouser l'autre. Il est charmant, et si attentif pour moi!

*Jeannette.*—Je n'en ferai rien, maman; votre artiste m'agace, je ne puis le voir même en peinture. Il y aurait, cependant, moyen d'arranger les choses. Vous épouserez l'artiste, et moi le docteur.

## LANGAGE DU CŒUR

*Rosa.*—Maman, M. Richard m'a posé la question, je dois lui donner ma réponse ce soir; que dois-je dire?

*Maman.*—Laisse-toi guider entièrement par ton cœur. Rappelle-toi qu'il vaut \$10,000 par an, mais que je ne veux en rien influencer ton choix; qu'est-ce que ton cœur dit?

*Rosa.*—C'est bien sûr qu'il est riche!

*Maman.*—Absolument.

*Rosa.*—Alors mon cœur dit: oui.

*Maman.*—Oh! ma chère enfant! quelle joie pour moi de te voir épouser l'homme que tu aimes!

## LES DEUX FONT LA PAIRE

*Patron.*—Monsieur Rondecuir, il y a aujourd'hui 25 ans que vous êtes chez moi, comme comptable. En reconnaissance des services que vous m'avez rendus, je vous prie d'accepter cette somme de \$1,000, dont j'ai déduit, selon la coutume de la maison, \$50, représentant un escompte de 5 p. c. pour paiement comptant.

*Rondecuir.*—Je ne saurais vous exprimer les sentiments qui m'agitent, mais permettez-moi de vous faire remarquer que vous avez oublié de déduire la somme de 15 centins, pour la lettre d'avis, selon la coutume de la maison.

*Patron.*—En effet; vous avez raison.

LA CORDE CASSÉE

(Idylle pour LE SAMEDI)



Nous étions dans le hamac.  
Que les minutes sont courtes !  
Car, hélas ! tout à coup, crac,  
Nous tombons comme des tourtes.

VRAI, MAIS PAS LOGIQUE.



Rodolphe (qui vient de faire la demande).—Vous n'avez pas à vous cacher, chère ; c'est votre sœur.  
Lucie.—Que ce soit n'importe qui. Vous vous cacheriez bien, vous aussi, si vous n'étiez engagé que depuis cinq minutes.

LA VIE FUTURE

Marguerite.—On t'a pris pour une folle hier chez madame A, quand tu as dit que tu prais tous les soirs pour ton mari ; car enfin tu es encore fille ! Que voulais-tu dire ?

Lucie.—C'est pourtant facile à comprendre. Si je dois me marier un jour, mon mari existe quelquepart sur la terre et je prie pour qu'il ne succombe pas aux tentations de ce monde, qu'il conserve la santé, et que le succès couronne ses efforts dans la carrière qu'il poursuit.

Marguerite.—C'est tout.

Lucie, (rougissant).—Oh ! non, je prie aussi pour que nous nous rencontrions le plus promptement possible.

UN FATALISTE

Juge, (au voleur qui est amené devant lui).—Que faites-vous pour vivre ?

Accusé.—Je prends les choses comme elle se présentent.

Juge.—Très bien, vous allez prendre six mois.

L'ORIGINE DES PLACES D'EAU

Rouleau.—Toi qu'es fort, peux-tu me dire pourquoi tant de mamans mènent leur progéniture aux eaux ?

Rouleau.—Vieille coutume, datant d'Abraham ; c'est en allant puiser de l'eau que Rebecca a cueilli son mari.

DIFFÉREND POINT DE VUE

Au restaurant.

Client.—Garçon, comment pouvez-vous me donner une serviette aussi sale ?

Garçon.—Mande pardon, monsieur, elle n'est pas sale ; elle n'est que pliée à l'envers.

PÉRIL ET DANGER

—Docteur, quelle différence faites-vous entre péril et danger ?

—Si je vous le dis, ne le répétez pas, vous nuiriez à la profession. Quand vous êtes très malade, votre vie est en danger ; mais si vous envoyez chercher votre médecin, vous êtes en péril.

UNE BRISE DANS LE MÉNAGE



Lui.—Ma chère, je ne suis pas tout à fait fou.  
Elle.—Je n'ai pas dit : tout à fait.

ON NAIT JOURNALISTE, ON NE LE DEVIENT PAS



Mari enthousiasmé de son article.—Tu vois, ma chère, il faut être né journaliste pour attraper le mot juste.

Femme lettrée.—Dans ce cas-là, si tu persistes, tu ferais mieux de t'arranger pour revenir au monde autrement.

LA RICHESSE NE FAIT PAS LE BONHEUR



I  
*Sportsman scientifique se moquant du gamin qui pêche avec une épingle. — Tu sais, Joe, ne les prend pas tous ; laisse nous en une couple. . . . .*



II  
— Hello ! Ah ! par exemple... un achigan !



III  
— Ah ça ! La chose cesse d'être drôle ! Un crapet jaune ! C'est que je n'ai encore rien pris.



IV  
— Tonnerre ! S'il en prend encore un, je le jette à l'eau, ce sale gamin.



V  
*Le triomphe de la chance et la déroute de la science.*

A la police correctionnelle.  
*Le magistrat.* — Cocher, c'est un dimanche que l'accident vous est arrivé, que vous avez écrasé cette dame ?  
*Le cocher.* — Non, monsieur ; c'était le 25 avril, jour de Pâques.

ALLE FRAIDE BOUS CHARRE,  
Lai vie

IV

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCHAILLONNADES

(Pour le SAMEDI)

Tous ceux qui voudront se perfectionner dans l'art orthographique n'auront qu'à lire attentivement la lettre suivante que j'ai trouvée un bon matin de la semaine dernière, aussitôt après le départ d'un habitant du comté de Lévis qui était entré chez moi.

En voici le texte :

Chi ka gauz

le disse uitte de mé 1890.

Ge mais la min sa la plumme pourre vous ferre as avoirre de mais nouvaile qui son traie bonnet, je me su tan nuai a plins depu que ge su parreti de chu nou, mon ti frairre Luc itou i san nui pa malle, i pans souvan ta vou zaute et sa la tanpaichez de mengeai pan dan catta jourre, mé asse teurre i mange bin, i san nui pa tan cau comans man, i travailhe denne choppe dangin pour ferre dé rou, i gagne deu piasse parre jourre, ien na tin nante qui faie la maime chause

épi i gangne toua piasse, mé i lai vieu lad dan lui, i conaie son maiquai comme i fau, can que ti Luc i sara son maiquai com lui, i gangnera pu chaire, moué gé tu enne piasse toute suite su lé charre pourre chofé, im donnes douse chelain ed mi parre jourre, ce tin bon pri pourre ass teurre, on gagne pu chaire que parre chu nou, i mon di que lané qui viain, im donnron pu chaire encaure ; mon aingéneurre cé tin bon garson, im di jamaie riens, épi ge su bin avaique lui, ge su bin contan dan navoirre in com sa, ge pance con va gangnai pa malle dargeans et can con naura à plins on daisandra parre chu nou pourre se repausé. Ass teurre ge va vou raquonté notte voiage en montan, on na t'arratai au Morialle, on na pacé enne jourrenez parre la, on na trouvai sa bin bau, ti Luc itou ia trouvai sa bin bau ; can con na t'arratai la au Morialle, i nou zon di qui avaié dai laiyé à Cin vin san de Polle pourre mette lai fou, i dise que cé com à Boporre, i mon di quim maitron la can que ge sré fou, mé gemré bin mieu alé a Boporre, cé pu prochent tchu nou, épi ge man nuiré mouin. Ansuite on na ranbarquai dans lé charre, épi sa alai vitte, apraie sa on na vue la vil de Ouattawa, la iousse qui a a plins dé moulain a ci, épi la vil de Cudeston iousse qui mette les seilai, mé la pu bel vil de toute, cé la vil de Chi ka gau, la iousse con resse parse qui ia bocou pu dmonde, épi dé bel méson, épi dé bau magasin itou, ien na qui son gran gran ; ti Luc épi moué on na taitai lé voirre, épi i nou zon montraí toute sortent de bel bebel ion voulue nou zan vande mé on navaie pu darjan su nou zaute, can con daisandra on nache tra a plins pourre vou ferre dé praisan, on va aprande a parlai englaie parre icitte parse que cé casiman tou dé Zamarliquain, épi sa parlent yinque englaie, on comance a conprande cueuque mau, ge cré con va aprande vitte, ia dé mau qui son malisé a conprande, mé ien na daute con conpran bin, sa va venirre pu tarre, ass teurre ge va vou parlai du tan, i faie bin cho parre icitte, ia du monde qui meurre de chaleurre et ia itou dé chevau qui tombe redde mor dan lai ru, cé tépouvantabe de voirre sa, ia du monde qui dize con va tavoirre le calaira

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI.

I

UNE POIGNÉE DE PROVERBES

Qui trop enchase mal éteint.

Beaume renommé vaut mieux que cinq tures dorés.

Un chien vaut mieux que deux gros rats.

Bière qui roule n'amasse pas de mousse.

La Bible ne fait pas le moine.

II

LITTÉRATURE NATIONALE

(Lettre Authentique.)

Alymer the 22 af apral 1890.

Char Fils.—Vetú avoi la Banti de ellez sus madame R... pour mais (moi) pour savons (savoir) sis a vus (veut) avour une fils (fille) pour coude cam a la va prémi une plais à ta seur, les mais les a savoure (c'est-à-dire : laisse-moi le savoir) au plevite ge désandray mais mâmica madame.

III

DROLERIES

On nous dit que c'est à la chambre des députés que la pipe est en plus grande odeur de sainteté. Un député sans pipe, c'est une blague sans tabac. Pas de pipe, pas de discours ; pas de fumée, pas d'inspiration. C'est ce qui vous convaincra que toute les bonnes comme les mauvaises mesures du ministre, comme du plus simple des députés, sont au "fond de la blaguè." Je trouve les vers suivants sur l'un des murs du comité de la pipe à Québec :

Que de tous maux je sois le centre  
Que je sois bossu dos et ventre,  
Que je n'aie aucun membre sain,  
Que je passe pour sans dessein :  
Que la tristesse me consume  
Tout va bien pourvu que je fume.

Je viens de mettre la main sur une correspondance amoureuse digne de passer à la postérité la voici :

Bien chair Demoisel, c'est avec bouchou de plaisir que je vous aïdresse çait quelque mot pour vous montrez que je sui de prouaise surtout a une amie pue je considerer au tans que vous je ne peux pas jamaï oubiger une si tendre amie que je dois me confier à elle pour ma vie, vous êtes la selle a qui jai mi ma confiance, ne crainyer pas pour moi, quoique je sui loin de vou ma panser ai proche, je termine presantan de mai plus tandre respect, je sui pour la vit votre sainser et tantre amie  
S. P.

Réponse de la jeune fille à son amoureux :

Moncieux S. P.—Je vous remercie de vote bon souvenir jai resu vote laitte du vinhuite d'octobre, je voi avec plesir que vou pansé a moi, je nan doute pas seul man je sui et tonnez que neiyé pas di sa à vent votre depar, et caprais aite venu che nou vou zavai caisé vos visit.

Cela me parait étrange la mour d'un jour se nai pas de lamour, ces plutôt dudi sire, je ne vou dipa que je ne panse pas à vou je nez pahu le tan boucou de vous conne être insi que votre caraquetaire et de vou zapré scier, selman jé cru remarquai que vou zétier jaloup un grand défo et ses navoir pa de confiance dans la jaine figue quona le dézire daipouzai, quar se nez pas pour ain jourre met pourre la vit quelon cemarie, cen que je puis vouza suré cai que si vous aite singaire dan votramitié jamet je ne vou donrez le chat grain de me soupesonnez et me connaître les stime que je puice avoir pour vou, nou vairon a votre retourre ci vo promaie devron aitre aqueceppeter et après scié a leur valeure.

Jeu me di vote ami

CATRINE.

stété, si on na le calaira parre icitte stété, on peu sapaaraiguer pour aite malade, mé on va tâchai de se soignai avan. On né bin su mon nonque Politte, i pran bin souin de nou zaute, et gré pa qui nou lesseraie patirre de fin, ia téjourre peure con menje pa acé, onle lemme bin gro not tonque Politte. Can que vou nou zéciré vous nou diré toutte les nouveile frèche dan ba.

Ge termine ma lette en vou zan brassan toute, et de toutte not cueurre, vouf ré dé sallu a su mon nonque Piaire et a ti Charle itou, vou zanbrassé ma blonde pourre moué épi vous lui diré que je man nui aplins delle. ti Luc isse jouin ta moué pourre vous zan brassé toutte itou.

Nou som pourre la vi vau deu zanfan qui vou zemme tejourre a plins plins.

FABIEN ET TI LUC ...

“ Il y a plusieurs de ces choses que je ne pourrais pas faire,” dit un jour chez madame Toujourbonne, une demoiselle en recherche d'une situation de servante générale.

—“ Et quelles sont ces choses ? ” demanda ladame d'un ton du plus profond respect.

—“ Bien ! je ne voudrais pas faire aucune de ces choses, comme par exemple laver la vaisselle ; ou balayer la place ; ou épousseter ; ou faire la cuisine ; ou faire les lits. Sans doute, vous n'exigerai pas de moi que je fasse le lavage ; ni le repassage ; ni cuire le pain ; ni laver les vitres ; ni nettoyer les argenteries ; ni servir la table ; ni avoir soin des enfants ; ni aucune chose dans ce genre d'ouvrage.

—“ N-n-n-on,” dit timidement madame Toujourbonne, je ne voudrais certainement pas exiger autant de vous. Je pourrais faire toute ces choses-là moi même. Mais du moins, seriez vous assez bonne de me laisser sortir deux fois par semaine, tandis que vous ... ”

—“ Oh ! je vois,” s'écrie la servante générale offensée, et se levant pour s'en aller, “ vous voulez une esclave, n'est-ce pas ? Eh ! bien je ne serai pas votre esclave, je m'en vais. Bonjour madame.”

“ Je te dis que c'est avec raison que nous devons croire aux superstitions, comme le Vendredi par exemple, qui passe pour être un jour malchanceux,” disait l'autre jour, d'un air sérieux, Sébastien Croitout à un ami. “ J'ai demandé Mlle Refuserien en mariage un Vendredi, et...”

“ Ah ! je vois,” dit l'autre, l'interrompant.

“ Elle t'a refusé, sans doute ? ”

“ Grand Dieu ! non ! elle m'a accepté ; et il y a bientôt un an que nous sommes mariés.”

AGUE ERAITE.

Lévis, Août 1890.

CHAPEAU MALCHANCEUX



I  
Alfred, en attendant la grande sœur. — Est il instruit ton chien ?  
La petite Froufrou. — Oh ! oui, tant qu'on veut. Tenez.....

II  
— Pistache, assied-toi.

V  
UN PEU POUR RIRE  
(Pour le SAMEDI)

A la Cour du Recorder :  
— Quelle est votre profession ?  
— Monsieur le Recorder, j'exerce le métier d'ouvrier tourneur.  
— Eh bien ! j'ai le regret de constater, que vous tournez mal.

Un gamin de dix ans, en haillons, implore la charité.  
— Comment ! a ton âge tu fais déjà ce métier-là ? lui dit mon ami M...  
— Pardieu ! répond le gamin, faut bien commencer de bonne heure, si je veux étudier mon métier à fond.

Une vive altercation s'élève entre un jeune avocat et un docteur fraîchement émoulu.  
— Nous soignons la veuve et l'orphelin dit le médecin, tandis que vous autres vous les plumez.  
— Vous ne vous contentez pas de la bourse comme nous, répond l'avocat, vous leur prenez aussi la vie.

Sur la rue St-Laurent :  
— Quelle est donc cette dame si maigre et si grande que vous venez de saluer ?  
— C'est une veuve qui vient de perdre son deuxième mari.  
— Ah ! une allumette entre deux feux !

Entre vieux amis :  
— Et Alphonse X..., qui était si menteur au collège, qu'est-il devenu ?  
— Oh ! ce qu'il promettait.  
— Quoi donc ?  
— Dentiste.

Au Parc Lépine :  
Le pet Bob interroge en ces termes l'auteur de ses jours :  
— Dis-moi, papa, à quoi reconnais-tu l'âge d'un cheval ?  
— On reconnaît cela aux dents, mon petit, répond le père.  
Et l'enfant terrible de répliquer aussitôt :  
— Alors tu ne peux pas, toi, puisqu'il te manque la moitié des tiennes.

Le jeune Adjutor, qui est bête comme un serin, fait depuis quelque temps à la belle Emilienne une cour des plus assidues.  
L'autre soir, Adjutor était aux pieds d'Emilienne et lui murmurait :  
— Ah ! que je serais heureux d'avoir une place dans votre cœur !  
— Impossible, répond la spirituelle jeune fille, mon cœur n'est pas une cage.

Monsieur et son domestique :  
— Comment ! Baptiste, je vous envoie, chercher le médecin et c'est un vétérinaire que vous m'amenez ?  
— Monsieur se plaignait d'avoir une fièvre de cheval !

J. ALCIDE C.  
Montréal, 1er Aout 1880.

SITUATION EMBARRASSANTE



I  
Alphonse. — Si vous me tenez bien, je vais le rattraper.

II  
Adèle et Alice. — Ne craignez rien ; nous pouvons vous tenir une demi-heure au moins.



Recommandé à tous ceux qui sont fatigués des tracasseries de la ville.

## UNE HISTOIRE QUI A DE L'ATTRACTION



*Jack, rencontrant Polyte avec un pot de bière.*—A propos, j'en ai une bonne à te raconter.

—Tu connais la petite Zélie...

—C'est quand elle s'est trouvée prise dans la barrière, que...

*Polyte.*— Arrête-toi, tu me fais mourir.

*Ce n'est qu'en retrouvant son pot vide que Polyte a compris qu'il s'était fait emplier.*

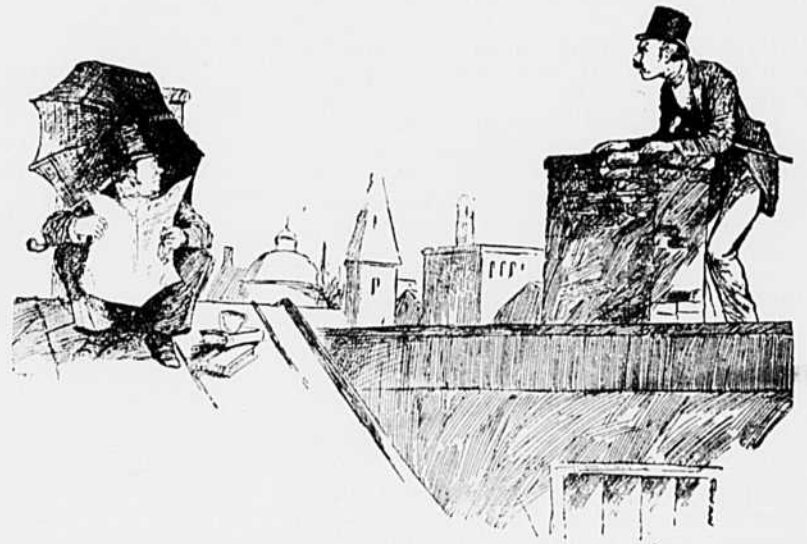
## UN MAUVAIS NOM DE CHIEN



*Touriste à un commissionnaire.*—Voilà ; apportez mon sac, ma camera, ma canne et cétéra à l'hôtel.

*Le commissionnaire, (hésitant).*—Il n'y a pas de danger que *Se taira* me morde.

## LA SAISON DES EAUX



(Sur les toits.)

*Brown.*—Hello! Vous ici, voisin. Je vous croyais aux eaux depuis quinze jours.

*Smith.*—C'est un bruit que j'ai fait courir ; je la passe ici, ma saison des eaux. Et vous ?

*Brown.*—Je venais justement m'installer pour commencer la mienne. Avez-vous un jeu de cartes ?

## LA CULTURE DES ROSIÈRES EST DIFFICILE



*Bella.* — Voilà papa ! Cache-toi dans ces arbustes, Lorenzo.

—Une chance que le père ne voit que d'un œil.

—Aurait-il des soupçons ! Lui qui n'arrose jamais.

*Malheureusement, l'eau de fumier ne convient pas aux projets de mariage. Le petit roman a pourri dans sa graine.*

## UNE FAUSSE JOIE



Le père Lorient (apportant la liste du dernier tirage).—Lis-moi cela, Martine, voir si nous avons le gros lot.

Martine.—Attendez! (Lisant la liste) Ha!... Le premier numéro c'est 1890.

Le père Lorient.—Dis-tu vrai? Tiens, regarde; sur mon billet aussi c'est 1890. Hourrah! sa mère, nous voilà riches!

## UN EXPÉDIENT QUI N'A PAS RÉUSSI



M. Jubalcain, (à dix heures du soir).—Je ne puis toujours pas passer la nuit blanche à l'attendre; mais en mettant cette affiche en travers de l'escalier, faudra bien qu'il la voie,

Le beau-frère arrivant à deux heures du matin.—Je crois que je ferais bien de monter comme chez nous pour ne scandaliser personne.

## LEGENDE

## LA BONNE ET LA MAUVAISE FORTUNE

Sur une roche, au pied d'une montagne, s'élève un petit village posé comme un nid de cigognes sur une tour. Je ne dirai pas son nom, on raconte le miracle sans nommer le saint.

Dans ce village habitaient deux hommes dont la bonne et la mauvaise fortune s'étaient chargés. On appelait l'un don Joseph le comblé, et l'autre l'oncle Jean Misère. Don Joseph avait commencé par vendre dans les rues de la toile et du drap fin, puis il avait monté boutique, enfin il s'était fait cultivateur, et, la bonne fortune ne se lassant pas de le favoriser, il avait amassé un si beau capital, qu'il n'y en avait pas de plus beau dans le village. Il était bien vu parce qu'il n'était ni avare, ni méchant, mais charitable et bon chrétien. L'argent ne l'avait pas enflé, ni la richesse énorgeruilli; il n'avait pas le caractère difficile, mais uni comme une grand'route; il n'était pas vaniteux et ne se servait pas de termes recherchés, comme font plus de quatre, qui ont un langage emprunté et qui, ils ont beau faire, finissent toujours par une bêtise, car la dernière parole vient toujours de celui qui l'a dit. En résumé, don Joseph et tous les siens étaient de braves gens, et dans sa maison, comme dans celle de saint Basile, tout le monde était saint, jusqu'au porteur d'eau.

Dans la maison de Jean Misère, ce qu'il y avait c'était la faim, le dénouement, les querelles, les enfants pleurant, et les coups pour les faire taire.

Don Joseph envoya un jour chercher Misère, et lorsqu'il parut on n'aurait pas pu le toucher même avec des pincettes, ni lui parler autrement que de loin, et on aurait volontiers donné une demi-peseta pour ne pas le voir. Il dit en entrant:—Louez Dieu, Dieu garde Votre Grâce.

—Et toi aussi, homme, quel air de mauvaise humeur tu as!

—Oui, monsieur. J'ai une faim qui a trois pieds de long; mes entrailles veulent se manger entre elles, et j'ai le ventre vide. Vous qui êtes gras et content comme qui ne manque de rien, vous louez Dieu.

—Il est vrai que je ne peux pas me plaindre. —Je le crois que vous pouvez être content, vous qui avez du bonheur en tout. Moi, je n'ai que du malheur.

—Jean, dans ce monde, il y a toujours eu et il y aura toujours des gens qui rient et des gens qui pleurent.

—Mais, venons au fait: Je t'ai envoyé cher-

cher pour que tu ailles au palais de la Fortune et que tu dises à la mienne, de ma part, que je suis content et que je ne demande pas autre chose. Je t'en donnerai, pour ta peine, deux cents réaux avec lesquels tu pourras te remonter."

Au lieu d'accueillir il avec reconnaissance cette proposition et cette occasion telle qu'il n'en avait jamais eu de sa vie, Jean Misère la cupidité entra dans son cœur et dit à don Joseph:

—Deux cents réaux, ne sont pas faits pour remonter ni abaisser; que Votre Grâce fasse attention que le palais de la Fortune est perché là-haut où le Christ poussa trois cris, sans que personne pût les entendre. Si je vais par le ruisseau, je me mouillerais; si je vais par les broussailles, je rencontrerai des loups. Donnez-moi au moins trois cents réaux, car la commission les vaut bien.

Don Joseph vit ce qui en était, cependant il lui dit qu'il lui donnerait trois cents réaux, et ils furent d'accord. Mais, au moment de s'en aller, comme Jean Misère avait laissé la cupidité entrer dans son cœur, il se retourna et dit à don Joseph que douze douros c'était trop peu.

—En veux-tu neuf? répondit don Joseph avec beaucoup de calme.

—Votre Grâce se moque de moi, dit Jean Misère: je ne veux pas y aller pour douze, comment irais-je pour neuf!

—Eh bien, n'y va pas, dit don Joseph.

Misère, en entendant cette réponse, resta stupéfait.

—Est-ce que je vais laisser échapper ces neuf douros, dont j'ai tant besoin, pensa le pauvre homme.

Et, revenant sur ses pas, il dit au comblé qu'il irait pour neuf.

—Veux-tu pour six? lui demanda don Joseph.

—Il fait bon monter de valet à bourreau, lui répondit Jean Misère; pour six, je n'y vais pas.

—Eh bien, n'y va pas, dit don Joseph.

Jean s'en alla. Mais, à peine arrivé dans la rue, il se mit à réfléchir, car l'argent lui manquait. Il revint et dit au Comblé:

—Senor don Joseph, j'y vais pour six.

—En veux-tu trois? répondit le riche.

—Qui diable voudra se rompre une paire de zapatos et peut-être la tête pour trois misérables douros! Adieu, don Joseph.

—Au revoir, mon ami.

A peine Jean Misère fut-il dans la rue qu'il se dit: "Je vais perdre ces soixante réaux, et je n'ai pas un liard ni d'où le tirer."

Il revint et cria de la porte:

—Don Joseph, voyez! J'y vais pour les trois misérables douros.

—Veux-tu pour un? dit le riche.

—Oui, monsieur, répondit Jean, plus promptement qu'un pistolet, et il se mit à courir avant que don Joseph renouvelât sa proposition.

Après avoir monté et descendu tout un jour dans ces malheureux chemins, il arriva à une roche si escarpée qu'il n'y avait pas même un sentier pour les chèvres.

Au sommet était perché le palais de la Fortune, qui était en albâtre, avec des portes d'or. Quand il eut fini de grimper, il entra dans une cour, comme une place royale, pleine de fleurs de toute l'année, de fruits de toutes les saisons et d'herbes toujours vertes.

Il se mit à appeler à grands cris la fortune de don Joseph le Comblé. Il se présenta alors une jeune personne qui avait l'air de dire au soleil: "Sors de là!" belle, blanche, fraîche, chaque jour paraissait une rose, chaque œil une étoile, il y avait sur elle plus de bijoux que chez un bijoutier.

—Que me veux-tu demanda-t-elle d'un air hautain.

—Don Joseph le Comblé m'envoie ici pour dire à Votre Grâce, de sa part, qu'il est content et ne veut rien de plus. Entendez-vous?

—Tu lui diras de la mienne, répondit la belle demoiselle, que je lui donnerai, qu'il le veuille ou non, jusqu'à sa mort. C'est ma royale volonté, tu comprends? Maintenant, va-t'en par où tu es venu, car tu empestes mon palais.

—Et vous n'aurez même pas une petite faveur pour moi?

—Je ne suis pas ta fortune, je ne peux rien pour toi. Mais ici, à côté de mon palais, demeure la tienne, va lui parler.

Cette demeure était un amas de pierres noires; entre chaque crevasse, il y avait une vipère, et entre chaque fente, une couleuvre.

—C'est donc là que demeure ma fortune? dit Jean Misère. Tel oiseau, tel nid; je vais l'appeler, car j'ai envie de voir sa vilaine figure.

Et il se mit à crier.

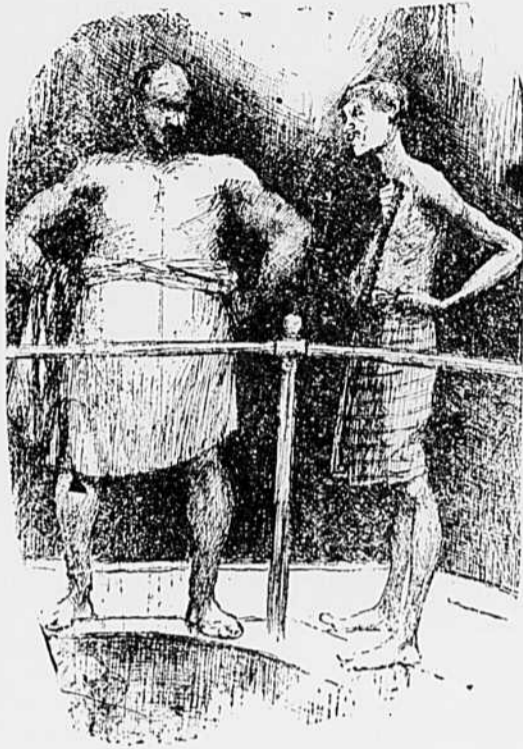
A l'instant, sortit des décombres une vieille plus laide que celle qui trompa saint Antoine et lapida saint Etienne, avec une bouche sans dents et des yeux chassieux sans cils.

—Que me veux-tu demanda la vieille d'une voix de crécelle.

—T'envoyer au diable, comme une damnée que tu es, répondit Jean Misère.

—Sache, dit la vieille, que parce que tu m'as saisie endormie, tu as gagné un douro. Si tu ne m'avais pas saisie endormie, tu ne serais pas venu, même pour vingt.

## APPARENCES TROMPEUSES



*Professeur de natation.*—Allons, un coup de courage ; plongez.  
*Alfred Désossé.*—Vous n'avez pas peur que le cœur.....  
*Le professeur.*—Sautez, sautez !  
*Désossé.*—C'est que je ne suis pas si fort que j'en ai l'air.

## PINCÉE DE CONSEILS

## MOYEN D'ÉVITER AUX CHIENS LA MALADIE

Outre les soins d'hygiène recommandés pour ces animaux domestiques, faites prendre tous les matins à vos chiens, dès le bas âge, une tasse de lait coupé d'un peu d'eau.

Si lorsque votre chien est adulte, vous continuez ce régime, vous aurez de grandes chances qu'il ne devienne jamais enragé, à moins de cause accidentelle, telle que la morsure d'un chien contaminé.

## REMÈDE CONTRE LES ABCÈS DES OISEAUX

Les oiseaux élevés en captivité sont sujets aux abcès de la tête. On les en guérit en brûlant l'abcès mur avec une pointe de fer rougie au feu et en frottant la plaie avec du savon noir ou des cendres mêlées avec de l'huile d'olives, ce qui est préférable. Si l'oiseau paraît très malade, il faut le purger auparavant en mêlant à son eau du suc de bette ou poirée.

## ASSAINISSEMENT DES ABREUVOIRS

Pour assainir un abreuvoir d'eau dormante, il suffit d'y mettre des poissons.

## ASSAINISSEMENT DE L'EAU DES VOLAILLES

Jeté un peu de couperose verte (sulfate de protoxyde de fer) dans l'eau qui sert à boire aux volailles, c'est un des meilleurs remèdes préventifs contre les maladies épidémiques auxquelles elles sont sujettes, entre autres le choléra des poules.

## MOYEN D'AUGMENTER LES QUALITÉS NUTRITIVES DU PAIN

On fait bouillir 5 livres de son dans une quantité d'eau suffisante pour 38 livres de farine, environ 12 pintes—On fait passer ensuite cette eau au tamis pour en retenir le son ; puis on en fait une pâte, qui après avoir été bien pétrie et bien mêlée avec le levain, comme de coutume, donne une plus grande quantité de pain que par la méthode ordinaire, plus nourrissant et plus agréable au goût.

En général, le pain est d'autant meilleur que la pâte en a été faite avec une eau plus légère. Sous ce rapport, l'eau de pluie est excellente.

A ce propos, disons que le pain bis lorsqu'il est rassis, est plus sain et plus nourrissant que le pain blanc ordinaire.

## MOYEN D'EMPÊCHER LE LAIT D'AIGRIR (DE SURIR)

Pour empêcher le lait d'aigrir, mettez une cuillerée de raifort sauvage, en poudre ou en feuilles, dans une terrine de lait : ce lait conservera sa douceur pendant plusieurs jours, soit qu'il reste exposé à l'air, soit qu'on le tienne dans un cellier, tandis que celui qui n'aura point subi cette préparation deviendra aigre.

## MOYEN DE CONSERVER LE BOUILLON

Pour conserver indéfiniment, sans la moindre altération, un bouillon de viande tel que celui qu'on est dans l'usage de faire dans les familles aisées soit pour les malades, soit pour les gens en santé, il ne faut, après l'avoir tiré au clair dans un pot de terre bien propre, que le faire bouillir un instant ; une fois par jour pendant les saisons tempérées, ou chaque douze heures pendant les grandes chaleurs de l'été.

Il conviendra de saler moins le bouillon qui devra être conservé par ce procédé.

## MANIÈRE DE CONSERVER LES ŒUFS

Il faut avoir, dans ce but, des vases d'une capacité médiocre, qui puissent tenir, par exemple, de quarante à soixante œufs ; on fait de l'eau de chaux en prenant dix parties de chaux sur cent d'eau ; on verse celle-ci sur la chaux, petit à petit, on délaie bien le tout. Lorsque cette eau a reposé pendant quelques heures, on la met dans un vase où l'on dépose chaque matinée les œufs aussitôt qu'ils sont pondus ; on tient en réserve, dans un autre vase, de l'eau de chaux pour couvrir à la hauteur de deux ou trois pouces, lorsqu'il est nécessaire, les œufs dont on fait chaque jour le dépôt ; on descend le vase à la cave, afin qu'il soit habituellement exposé à une température égale. Il faut avoir soin de le boucher ou de le couvrir, pour intercepter une communication immédiate avec l'air. On conserve ainsi les œufs d'une année à l'autre dans un bon état de fraîcheur.

## PROCÉDÉ SIMPLE POUR SALER ET FUMER LES VIANDES

On a, en Franconie, une manière de saler et de fumer les viandes qui ne demande que quarante-huit heures de temps ; voici le procédé. On dissout dans de l'eau une quantité de salpêtre égale à celle du sel qu'on prend ordinairement pour saler la viande. Après que le salpêtre est fondu, on met dans cette eau la viande qu'on veut fumer, et on l'y laisse cuire lentement, pendant quelques heures, à petit feu, jusqu'à ce que toute l'eau soit évaporée. On suspend ensuite la viande pendant vingt-quatre heures exposée à une forte fumée, et elle se trouve avoir un aussi bon goût et être aussi ferme et aussi rouge intérieurement que la viande fumée de Hambourg, qui reste pendant plusieurs semaines dans le sel. On peut saler aussi les viandes à la saumure.

## MOYEN DE CONSERVER LES POMMES DE TERRE

Bemplissez un panier de pommes de terre, plongez-les, pendant quelques minutes, dans l'eau bouillante ; faites-les en suite sécher en les étendant au soleil sur une claie, puis portez-les au grenier. Elles ne fermenteront pas au printemps et n'auront pas ce mauvais goût que les ménagères appellent goût de pousse.

## MOYEN DE RÉTABLIR LA GRAISSE RANCE

Lorsque le saindoux est devenu rance, le seul parti à prendre, pour s'en servir en cuisine, c'est de l'exposer au feu et de le tenir pendant un certain temps en liquéfaction, en y ajoutant une croûte de pain grillée à l'état charbonneux.

## MOYEN DE CONSERVER LE POISSON

On étend au fond d'une caisse en bois une couche de charbon de bois pulvérisé de 3 pouces d'épaisseur, sur laquelle on répand un lit de la même épaisseur de glace cassée en très petits morceaux. Le poisson est posé sur cette couche, entourée de glace aussi tassée que possible ; enfin la glace est recouverte d'une toile grossière sur laquelle on place une couche épaisse de poussier de charbon. Au bout d'une ou deux semaines, le poisson est encore frais et bon à manger. Inutile d'ajouter qu'il faut déposer cette caisse dans un endroit frais.

## CONSERVATION DU POISSON PENDANT LES TRANSPORTS

Prenez du charbon de bois, pilez-le grossièrement et enlevez la poudre la plus fine en passant le charbon sur un tamis de crin ; ayez une boîte proportionnée à la grosseur du poisson. Remplir la gueule, les ouies et le ventre ; il suffit ensuite de bien laver le poisson.

## RECETTE DE L'ÆE (BIÈRE ANGLAISE)

Prenez 60 gallons de malt que vous ferez macérer à trois reprises, d'abord dans 4 barils d'eau, puis dans 3 et encore autant ; après avoir concentré la liqueur avec 6 lbs de houblon, on la fait fermenter avec 16 lbs de levure, en ayant soin de refouler celle-ci dans la cuve, à mesure qu'elle remonte. On obtient, de cette façon, environ 8 barils d'æe.

## BIÈRE DE CHIENDENT

Il ne faut pas croire que l'orge et le houblon seulement peuvent faire de bonne bière. On en prépare avec toutes sortes de grains et même avec le vulgaire chiendent, cette herbe parasite qui fait le désespoir des jardiniers.

Voici comment on procède, suivant la curieuse recette du Dr Saffray :

Vous prenez 8 lbs de racine de chiendent hachée, vous le mettez dans un baquet et l'arrosez de temps en temps avec de l'eau tiède, de manière à le tenir très humide, mais sans le couvrir d'eau. Au bout de peu de jours, vous voyez germer de petites pousses blanches. Lorsqu'elles ont atteint environ un demi-pouce, vous mettez les racines dans un baril avec 2 lbs de baies de genièvre concassées, 4 lbs de sucre brut et environ 2 onces de levure de bière, vous versez dessus 1 pinte d'eau très chaude et remuez ; le lendemain vous ajoutez 8 pintes d'eau chaude et le troisième jour 9 pintes, ayant soin de laisser un fausset d'évent pour le dégagement des gaz produits par la fermentation. Au bout de cinq ou six jours, vous soutirez dans un baril propre et deux jours après, vous pouvez boire cette bière saine et agréable.

## CLARIFICATION DE LA BIÈRE PAR LE TANNIN

Pour 1,000 pintes de bière, on emploie 8 onces de tannin dissous dans les  $\frac{2}{3}$  d'une pinte d'eau, qu'on mélange bien. Après trois ou quatre jours, on ajoute 1 pinte de colle de poisson ou 2 pintes de gélatine à 2 lbs de colle par 100 pintes. La clarification complète exige généralement huit jours, mais ce temps est assez variable.

## RECETTE POUR CUIRE DES LÉGUMES AVEC L'EAU DE PUIIS

Deux causes contribuent à rendre coriaces ou difficiles à cuire les légumes farineux. La première dépend des trop fortes chaleurs de l'été pendant leur végétation, qui les rendent cornés. La deuxième dépend de l'eau de puits, par exemple, est impropre à cet usage, par la quantité de chaux qu'elle contient en dissolution.

On remédie à cet inconvénient en mettant de la cendre de bois, gros comme un œuf, dans un linge serré qu'on jette dans la marmite, qu'on retire après la cuisson. Ce moyen, outre l'avantage de cuire promptement les légumes, a celui de contribuer à en améliorer le goût. Il économise en même temps le sel de il convient de diminuer la quantité.

CLASSIFICATION DU SPORT



*Nellie*—Que je voudrais bien pouvoir jouer au cricket, monsieur Forabras ! Je déteste le tennis depuis que je vous ai entendu dire que c'est un jeu pour les femmes et pour les fous.

*Monsieur Forabras*.—Mademoiselle, où trouvez-vous l'inconvénient. Est ce que vous n'êtes pas femme ?

*Nellie*.—Mais, monsieur Egréfin ne l'est pas.

RÊVES ET CAUCHEMARS

*Mademoiselle Tromure*.—J'ai eu un rêve étrange l'autre nuit, mon cher monsieur Désiré. Nous venions de nous marier et nous étions en voyage de noces. Vous n'avez pas d'idée comme c'était délicieux. Et vous ? Vous n'avez pas rêvé la même la chose ?

*Désiré*.—Non, mademoiselle ; de fait il y a bien des années que je n'ai pas eu de cauchemar.

ANNONCE EN ACTION

*Une dame à un tramp*.—Pourquoi n'allez-vous pas travailler ?

*Tramp*.—Je travaille, madame.

*La dame*.—Vraiment ! vous ne le paraissez pas.

*Tramp*.—Cela ne fait rien, madame, je suis une annonce vivante pour une fabrique de savon. Je représente l'objet "avant l'emploi du savon," et mon ami là-bas, près du coin, qui est si propre, le représente "après l'emploi" et termine la combinaison. Merci bien, madame.

UN ALLOPATHE

*Pinçafroid*.—Vous m'avez vendu l'autre jour une excellente poudre contre les insectes, M. Droquet.

*Droquet* (enchanté).—Il n'y en a pas de meilleure dans le marché !

*Pinçafroid*.—J'en prendrai deux livres.

*Droquet*.—Deux livres !!!

*Pinçafroid*.—Ça vous étonne, je vais vous dire ; j'ai donné la dose de l'autre jour à un barbeau ; ça l'a rendu tellement malade que je crois pouvoir le faire mourir en continuant le traitement pendant une couple de semaines.

DÉPENSES UTILES

*Clerc*.—Vous avez tort de me refuser l'augmentation de salaire que je vous demande ; vous trouveriez grand avantage à me l'accorder.

*Patron*.—Et lequel ?

*Clerc*.—Ça me permettrait de vous demander la main d'une de vos cinq filles.

LA VERITÉ AVANT TOUT

Dans la chambre mortuaire :

*Un collègue*.—Oui, messieurs, notre ami nous a été enlevé à la fleur de l'âge. La mort impitoyable n'a pas eu pitié de sa malheureuse jeune femme, qu'il laisse seule dans ce monde à vingt-huit ans.....

*La veuve* (affaissée au bord du cercueil et sanglotant dans son mouchoir).—Vingt-six, s'il vous plaît.

AMPUTATION DIFFICILE

—Que pensez-vous de la nouvelle pièce en trois actes de Victor ?

—Heum ! il a choisi trois de nous pour la juger, et nous sommes tous convenus qu'elle a un acte de trop.

—Lequel ?

—C'est là le chiendent ! Aucun de nous n'a pu s'entendre avec son voisin sur le même acte.

DEUX IDIOTS

—Je viens de voir arrêter un homme.

—Pourquoi ?

—Pour avoir frappé l'attention d'un homme de police.

—L'a-t-il dangereusement blessé ?

—Oui, l'homme de police prétend qu'il a été atteint dans sa dignité.

—Alors, on ne saura rien avant le rapport du médecin.

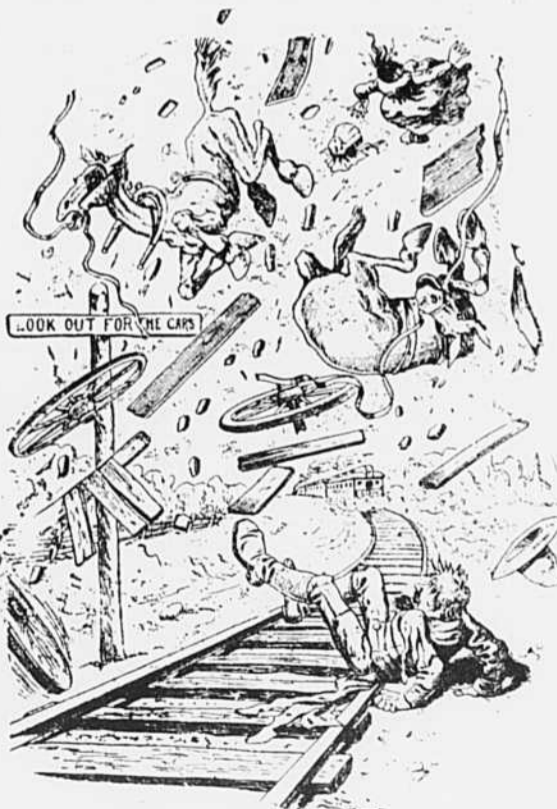
AU PREMIER RANG

*Client*.—Allons, bon, encore ! Mais cette fois-ci vous m'avez fait une jolie entaille.

*Coupetoujours, (barbier)*.—Ce n'est rien, un petit bout de taffetas, et ça ne se verra plus. Là, ça y est. (Il reprend son rasoir pour continuer son supplice.)

*Client*.—Excusez-moi, mais la chose n'est certainement pas assez grave pour que nous allions au-delà. Arrêtons-nous au premier sang. Le duel est fini, serrons-nous la main et n'en parlons plus.

Quand la chance se met sur un homme...



(Collision de chemin de fer).

*Baptiste, dont la voiture vient d'être balayée par un train*.—Ça, c'est chanceux. Je vais me faire payer \$500 pour le cheval et la voiture et \$300, au moins, pour la bonne femme

Encore une chaude semaine de passée



TOUT A FAIT CORDIAL

UNITÉ DE TEMPS

*Madame Folleavoine*.—Deux heures et demie du matin ! Une belle heure pour rentrer dans sa famille ! Toujours le club !

*Folleavoine*.—Qu'est-ce qui te prend ma chère ! Deux heures et demie ! Est-ce qu'il ne serait pas toujours deux heures et demie, même si je n'avais pas été au club ? Vous n'avez pas la prétention d'avoir épousé Josué, que je sache.

ON N'AMORCE QU'UNE FOIS

*Elle*.—Georges, avant notre mariage, tu me comblais de cadeaux ; depuis tu ne m'as rien offert.

*Lui*.—Ma chère, avez-vous jamais entendu dire qu'un pêcheur distribue ses amorces aux poissons qu'il a attrapés.

UN ARTICLE DE CHOIX

*Client*.—Il paraît, M. Froidoffre, qu'il y a des microbes dans la glace.

*Froidoffre, marchand de glace, (hésitant)*.—Des microbes ? oui ; ah ! oui il y en a, et des meilleurs encore. C'est une dépense extra pour nous, mais, vous savez, nous tenons à plaire à nos clients.

SOUVENIRS DE FIANÇAILLES

*Elle*.—C'est ici, Raoul, que vous m'avez offert votre nom ; combien vous étiez timide et embarrassé !

*Lui*.—C'est vrai, chère, et me rappellerai toujours que je dois mon bonheur à vos encouragements et à l'empressement que vous avez mis à combler mes vœux.

BAL DE SOUSCRIPTION

*Bouleau*.—Ces gens doivent bien s'amuser.

*Rouleau*.—A quoi, voyez-vous ça ?

*Bouleau*.—A voir les danseuses, on comprend qu'elles ne portent aucun souci sur leurs épaules.

*Rouleau*.—Ni autre chose non plus.

LIT COMMUN

*Inspecteur des fabriques*.—Où couchent vos six apprentis ?

*Patron*.—Là, dans ce lit.

*Inspecteur*.—Quoi ! tous les six dans le même lit ?

*Patron*.—Oh ! non, les apprentis occupent le lit un quart d'heure à tour de rôle, de cette façon ils dorment sans jamais s'y trouver ensemble.

## CHEMIN PRIVÉ



(En villégiature.)

Propriétaire de la ferme.—Vous ne voyez donc pas ce qui est écrit ? C'est un chemin privé.

Ernest.—Pour être franc, je vous dirai que c'est parce que c'est un chemin privé que nous l'avons pris.

## L'ANGELUS MODERNISÉ



La cloche du dîner a sonné. Ne vous semble-t-il pas l'entendre ? Ne sentez-vous pas le fumet de la soupe aux choux ?

## LE NETTOYAGE DES ANCIENS TABLEAUX

(De l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux.)

Les procédés de nettoyage de tableaux ne sont pas indifféremment les mêmes pour toutes les toiles. Il faut approprier telle ou telle peinture.

1o. Prenez :

Carbonate de soude..... 30 gr.  
Savon de Gènes rapé..... 30 gr.

Faites bouillir un quart d'heure dans un demi-litre d'eau, laissez refroidir. Lavez les tableaux avec une éponge fine imbibée de cette liqueur ; essuyez avec un linge propre, puis passez légèrement un peu d'huile d'olive. Ils reprendront tout leur éclat.

2o. Restauration des vieux tableaux à l'huile :

M. de Bibra a découvert un procédé qui, d'après le *Wick'sche Gewerbezeitung*, est aussi rapide que certain. On sort le tableau de son cadre, on le nettoie en enlevant la poussière au moyen d'un pinceau, puis on le lave avec de l'eau de fontaine et une éponge. On étend ensuite une épaisse couche de savon blanc qu'on laisse pendant dix minutes. On enlève le savon avec un peu d'eau et avec un pinceau ou une brosse douce et on laisse sécher. Quand le tableau est sec, on le nettoie avec de l'essence de Mirbane (huile artificielle d'amandes amères), que l'on étend au

moyen d'un chiffon : il faut changer de chiffon aussi longtemps qu'il devient sale. Si après cette opération les couleurs restent un peu mates, on leur rend le brillant avec un peu de vernis à tableau. Les vieux tableaux recouvrent ainsi leur ancienne fraîcheur.

—J'ai vu nettoyer sous mes yeux un superbe tableau de fleurs peint par madame Valayer-Coster (peintre de Marie-Antoinette), lequel était recouvert d'une couche de fumée et de saleté, de cette façon.

Le nettoyeur, un vieil italien, coucha la toile sur une table, trempa sa main dans une cuvette remplie d'eau fraîche, frotta tout doucement le tableau jusqu'au soulèvement d'une poussière blanchâtre (l'ancien vernis), prit une éponge douce pour enlever cette poussière et recommença à frotter encore fort légèrement le tableau (toujours dans le même sens) et employa l'éponge humide jusqu'à ce que rien ne se détachât plus du tableau.

Une foule de détails cachés par la saleté reparurent quand le tableau fut bien propre et sec, et il n'y avait plus qu'à l'enduire d'un vernis neuf.

E. G.

—Je suis très satisfait d'un moyen que j'emploie et qui est connu, je crois, de beaucoup d'amateurs.

Avec un petit tampon d'ouate, humecté légèrement d'huile de lin, on frotte en tournant, sans

appuyer, le tableau en commençant par un coin du haut et continuant horizontalement, puis on recommence immédiatement au-dessous de la partie que l'on vient de frotter, de façon à ce que les parties frottées se noient l'une dans l'autre.

J'ai connu un marchand de tableaux, rue Bonaparte (mort il y a une dizaine d'années à Andrézy), qui se servait simplement d'un léger foulard en soie, qu'il frottait tout doucement sur le tableau qu'il voulait nettoyer, et qu'il imprégnait seulement, faut-il le dire ?... d'un peu de salive. Il en obtenait un résultat parfait !

A. NALIS.

## TROP GALANT

Elle.—Si je vous épouse il faudra que vous renonciez à fumer.

Lui.—Promis.

Elle.—A boire et aller au club.

Lui.—Promis.

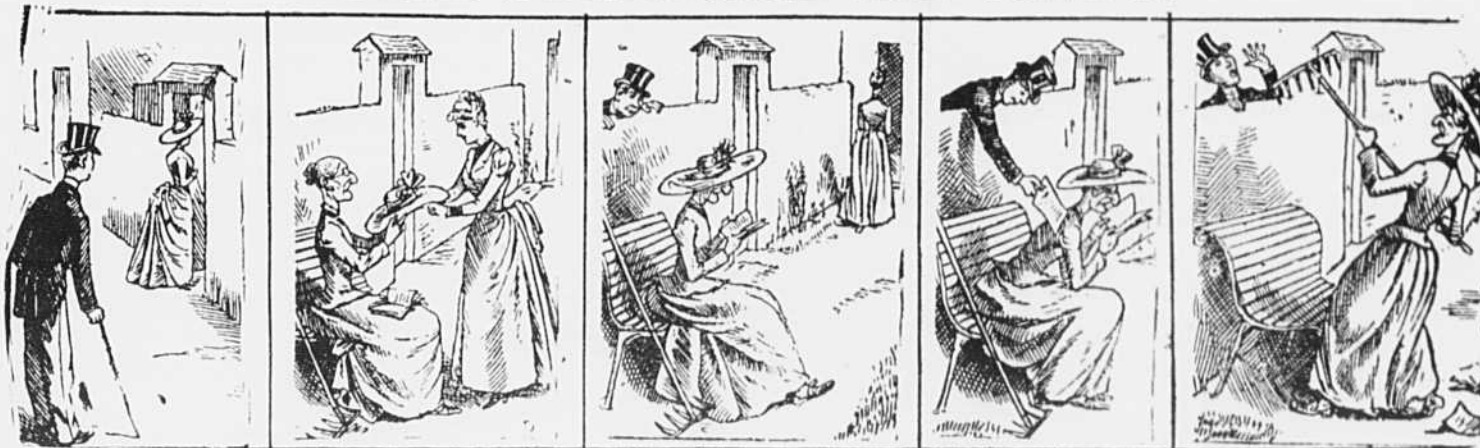
Elle.—Pendant que nous y sommes, ne pensez-vous pas à d'autre sacrifice pouvant assurer notre bonheur ?

Lui.—Si.

Elle.—Lequel ?

Lui.—Celui de renoncer à votre main.

## UNE SURPRISE DE CŒUR



I Le beau Charley.—C'est donc ici qu'elle reste ! Je ne regrette pas mes deux heures de chasse.

II La Belle Inconnue chez elle.—Quelle chaleur ! Si vous sortez, ma tante, mettez mon chapeau, je vous en prie !

III Le beau Charley qui a fait le tour de la maison.—C'est elle !

IV —Si j'essayais ce petit billet !

V La vieille tante.—Aproche donc polisson, que je t'étrille.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

—Tomaho, reprit le comte, est allé au camp ennemi pour négocier. Il a réussi. Je l'en félicite.

Le colonel, convaincu, tendit sa main au géant qui la serra si vigoureusement que M. d'Eragny se jura de ne lui confier désormais qu'un doigt.

## CHAPITRE XLI

Tomaho quitta la tente avec Conception. La caravane, voyant un groupe descendre à elle, vint à sa rencontre.

Mademoiselle d'Eragny courut le long des pentes au-devant de son père et se jeta à son cou, pleurant de joie en le revoyant.

Le comte se tint discrètement à distance. Et avec ses trappeurs ils marchait au devant du géant :

—Comment, disait Sans-Nez, il ramène une femme, monsieur le comte ?

—Par le diable le cœur de cette femme doit être vaste pour aimer ce colosse !

Et les plaisanteries jaillir des lèvres des chasseurs comme un feu roulant.

Néanmoins Tomaho et madame Tomaho s'approchaient lentement.

Le géant faisait forcément des petits pas, Conception rouge comme une tomate baisait les yeux.

De loin le bon géant entendit rire ; mais il voulait qu'on prit madame Tomaho au sérieux.

Il dit à Conception :

—Ma chère antilope, reste là un instant je te prie. Il faut que je prépare mes amis à ton arrivée. Il faut qu'ils sachent qui tu es. Et il prit les devants.

Quand on vit Tomaho s'avancer seul, on comprit qu'il n'était pas content.

En effet, il avait le sourcil froncé et tout le monde se tut :

Le seul Sans-Nez conservait un air gague-nard.

—Bonjour, Tomaho ! dit-il.

— Il paraît...

Il n'acheva pas.

Tomaho l'empoigna, le mit dans ses bras et serra.

C'est fini.

Sans-Nez était hors d'état de prononcer un seul mot.

Mais Tomaho parla.

—Gentlemen, fit-il, je suis venu vous annoncer que j'amène ma femme. Il paraît qu'il y a parmi vous un homme qui peut me marier. Je veux qu'il agisse tout de suite.

Et il s'en alla avec Sans-Nez sous le bras gauche.

Le malheureux agitait désespérément les jambes.

—Tomaho ! cria le comte, desserez un peu votre bras.

— Sans-Nez étouffe.

Le géant tout en marchant, laissa un peu respirer le Parisien ; mais il lui dit très-énergiquement :

Je suis ton ami. Tu es le mien. Tu as souvent ri de moi : ça m'était indifférent. Je n'étais pas marié. Je le suis aujourd'hui, et je suis devenu susceptible. Si tu cries, si tu dis un mot, si tu ne te tiens pas tranquille,

et si tu recommences à me mordre, — Sans-Nez l'avait mordu, — je t'étouffe.

Et sans-Nez se le tint pour dit.

Puis, arrivant près de Conception près de Conception, surprise au plus haut point, il retira Sans-Nez de dessous son bras, laissait sur une de ses mains, le maintint de l'autre par la nuque et dit :

—Ma chère amie (il employait les termes dont il avait entendu qu'on se servait), ma chère amie, je te présente mon meilleur camarade, M. Sans-Nez...

La caravane qui, avait suivi le géant, riait, mais plus de lui.

Tomaho avait fait basculer légèrement et gracieusement Sans-Nez pour qu'il saluât Conception.

La cérémonie faite, le géant replaça d'un geste Sans-Nez où il l'avait pris, et il se baisa légèrement en offrant à Conception son bras droit.

Tous trois reprirent ainsi le chemin du bivac, au milieu de la joie générale.

Tomaho était superbe, sa future femme à son bras droit, son ami à son bras gauche.

Conception cependant fit une timide observation.

—Mon ami, dit-elle, M. Sans-Nez aimerait peut-être mieux marcher.

Tomaho secoua rudement Sans-Nez pour l'avertir qu'il fallait être de son avis à lui, Tomaho.

Puis, perfidement, il lui dit :

—N'est-ce pas, Sans-Nez, que tu aimes mieux que je te porte ?

—Oui, dit Sans-Nez d'une voix étouffée par la colère.

Et le géant de dire triomphant à Conception stupéfaite :

—Il est très-paresseux, Sans-Nez. Il n'aime pas à marcher, et je lui en évite la peine. " Oh ! je suis très-bon pour lui ! "

Sans-Nez ne put retenir un cri de protestation.

—Qu'a-t-il ? demanda Conception.

—Il a vu un lézard par terre ! dit Tomaho. Il a horreur de ces bêtes-là !

Et, pressé par un serrement de coude, Sans-Nez entendit le géant lui insinuer :

—N'est-ce pas que tu as peur des lézards ?

Le malheureux avoua qu'il éprouvait pour les reptiles une invincible répulsion.

Ce fut ainsi que l'on entra dans le bivac. Alors seulement Tomaho rendit Sans-Nez à la liberté.

Il le lâcha dans la poussière.

Sans-Nez resta étendu sur le chemin.

—Mais, dit Conception de plus en plus troublée, votre ami est à terre, vous l'avez laissé tomber. Il ne bouge pas.

—Je t'ai déjà dit qu'il était très-paresseux. Entends-tu les autres rire et lui faire honte de sa fainéantise ?...

Conception trouva que Sans-Nez poussait la fainéantise jusqu'à ses dernières limites.

Tomaho conduisit sa femme au colonel qui causait avec sa fille.

—Colonel, dit-il, si vous avez un prêtre, je me marierai avec la femme que voilà et qui est ma femme dès maintenant.

—Je crois donc que Rosée-du-Matin peut la considérer comme telle.

—Mon bon Cacique, dit le colonel, nous allons laisser ma fille et madame ici : elles seront amies bien vite, j'en suis sûr. Venez ! Nous nous ferons dresser deux autres tentes en attendant le mariage.

Car je vous trouverai un prêtre.

—Quand trouveras-tu le prêtre ? demanda-t-il.

—Sur-le-champ !

—C'est donc vrai qu'il y en a un au bivac ?

—Oui.

Et Bois-Rude ajouta :

—C'est le vieux ! "

On appelait ainsi un chasseur à barbe blanche, à chevelure argentée, qui passait pour avoir près et même plus de cent ans.

C'est un vieillard d'aspect rude et sévère. Il parlait peu, toujours avec une certaine distinction et sur un ton d'autorité.

Droit comme un vieux peuplier, souple encore, il fournissait ses étapes sans faiblir un instant.

La vue avait baissé et la main quelque peu aussi.

Il visait moins sûrement que jadis.

Mais il avait une expérience incroyable dans la prairie.

Il en savait admirablement toutes les traditions.

Gardien fidèle des usages, il décidait des contestations et il rendait des jugements sans appel.

Si, entre chasseurs, il se passait des faits répréhensibles, il les signalait et les faisait réprimer sur-le-champ.

Lorsque chaque chasseur était blessé à mort, il venait toujours à lui.

On le voyait se pencher sur le moribond, lui parler gravement, l'écouter pendant quelques moments et lui imposer les mains.

Il savait par cœur l'office catholique des morts.

Il le récitait sur les tombes de ses camarades enterrés et les bénissait.

Jamais un juron.

Jamais un acte contraire à la décence ou à la sobriété.

Il menait une vie d'anachorète.

On l'appelait quelques fois le curé, mais il n'était venu à l'idée de personne qu'il fût ordonné prêtre.

L'assertion de Bois-Rude fut mise en doute.

—Il n'est pas sérieusement prêtre ! dit Tête-de-Bison.

—Je dis qu'il l'est ! affirma Bois-Rude.

Et ouvrant sa blouse, il montra sa poitrine.

—Vous voyez cette cicatrice ? dit-il. Quand je reçus cette blessure-là, on me crut perdu. Le vieux vint à moi et me dit :

—Tu vas mourir. Je le savais. Il reprit : Confesse-toi. A quoi bon ? lui dis-je. Il me répondit :

—Je suis prêtre ! Tu es un ivrogne fiéffé.

—Te repens-tu d'avoir tant bu ? Et il me dit des choses désagréables sur l'enfer. Je me confessai, il me donna l'absolution et je guéris. Cet homme en un mot s'est dévoué pour veiller au salut de ces pauvres chasseurs.

—Que Tomaho aille voir le vieux ! dit Burgh.

—Non, fit Tête-de-Bison.

—Qu'il prie le colonel d'arranger cette affaire-là.

—Vous avez raison ! dit Burgh.

—Va voir le colonel, dit Tomaho.

Le géant suivit ce conseil.

Quelques instants plus tard le vieux entra chez M. d'Eragny et il était reçu par le colonel et le comte.

—Si vous désirez que je marie Tomaho à cette personne, je le puis et je le ferai très-volontiers leur dit le vieux.

—Faites donc dresser un autel au milieu du bivac ! dit le vieillard, et je célébrerai la cérémonie.

Tomaho, qui attendit une décision, l'apprit avec une joie extrême.

Cependant la nouvelle s'était répandue dans le camp que l'on allait célébrer un mariage et qu'il fallait dresser un autel.

Les trappeurs, gens de mœurs simples, d'idées larges, de cœurs vastes, se font tous une haute idée et le même prêtre avait habilement profité de cette circonstance pour leur faire accomplir un exercice religieux.

Ce jour-là, ils résolurent de dresser un autel qui fût majestueux et d'un grand style.

Au moment où le cortège des mariés se présentait devant l'autel, le canon tonna par ordre de M. d'Éragny et toute la troupe déchargea les armes.

Quand le vieux prêtre prononça d'une voix lente et solennelle le *conjungo vos*, il y eut une véritable émotion dans le camp.

#### CHAPITRE XLVII

Cependant le comte avait convoqué en conseil de guerre pour cette soirée même, à dix heures, le colonel, les officiers de chaque compagnie et quelques vieux trappeurs.

La réunion fut au complet.

Le comte exposa la situation.

—Messieurs, dit-il, nous sommes bloqués par les Apaches.

—Ils occupent les défilés.

—Croyez-vous qu'on puisse les débusquer de leur position ?

—Avec du canon, dit le colonel, on préparerait un assaut.

—Mon colonel, dit Tête-de-Bison, ces grendins-là sont à labri des obus. Ils ont placé leurs postes derrière des tranchées, comme le feraient des soldats européens ou yankees. De plus, ils ont couvert ces tranchées par des rocs. Personne ne roule mieux qu'eux les blocs de pierre. J'ai idée que les canons ne nous serviraient à rien.

—On les attaquera à la baïonnette ! dit M. d'Éragny.

John Burgh, à son tour, n'approuva pas cette idée.

—Les soldats, dit-il, parlent toujours de la baïonnette. C'est bon quand c'est possible : j'ai vu les hommes du Sud du général Lee culbuter dans une belle charge, les hommes du Nord de Burnside. Mais si les hommes du Nord avaient été des trappeurs ou des Indiens, pas un Sudiste ne serait arrivé à eux.

—Pourquoi donc ? fit M. d'Éragny un peu froissé.

—Colonel, je vous ferai observer, avec la déférence que je vous dois, que les soldats, comme tireurs, sont de pauvres garçons qui perdent leur poudre. J'ai vu, des deux yeux que ma mère m'a donnés, j'ai vu une compagnie de fantassins devant une cible. C'était pitoyable. Trente balles sur cent, à deux cents mètres, et un but énorme. J'en ris encore. Au feu, c'est encore bien pire, colonel. Je me suis laissé dire que, sur cent balles, une touche.

—Sur mille, dit M. d'Éragny avec autorité. Je suis sûr de ce que j'avance ; j'ai étudié la question.

—Je n'osais pas dire une sur mille, dans la crainte de ne pas être cru ! dit maître Burgh.

—Je remercie Votre Honneur, monsieur le comte, de m'appuyer.

—Je conclus que des soldats qui tirent si mal ne peuvent pas toujours arrêter une charge à la baïonnette.

—Mais ces Apaches visent bien et nous jetteraient bas notre monde avant que nous atteignons au quart du chemin.

—Voilà mon avis !

Le colonel, quoique les remarques de Burgh sur l'inhabileté des soldats l'eussent quelque peu irrité, fut forcé de convenir que les trappeurs avaient raison.

M. de Lincourt, souriant constata donc l'impossibilité de forcer les défilés.

Restaient les pentes.

Mais la seule qui fût accessible, celle où M. de Lincourt avait gagné le camp, se trouvait maintenant dominée par un bivac indien et des retranchements formidables.

De ce côté donc, rien à faire non plus !

En développant toutes ces impossibilités de sortir du vallon, le comte paraissait enchanté.

On eût dit qu'il était ravi d'être si bien bloqué.

Lorsqu'il eut recueilli tous les avis et que tous eurent paru impraticables, M. de Lincourt alluma un cigare, prit ses aises sur un pliant et dit avec une désinvolture étrange en pareille situation :

—Messieurs, je vous prie de ne pas trop rire du ridicule que je vais me donner, car, moi, gentilhomme oisif, n'ayant derrière moi aucun passé militaire, je vais vous faire une conférence sur l'art de la guerre contre les peuples sauvages, qu'il s'agisse d'Apaches, d'Arabes ou de nègres.

—Le colonel d'Éragny voudra me pardonner, si je lui dis que la tactique et la stratégie actuelles sont très-arriérées ; on y suit de vieux errements.

—Faire la guerre, c'est détruire l'ennemi avec tous les engins les plus capables de lui infliger des pertes.

—Où en est-on comme engins ?

—Des canons rayés, des fusils rayés (c'était encore malheureusement trop vrai à l'époque où le comte prononçait ces paroles), voilà ce que la plupart des puissances possèdent comme armes.

—Les plus avancés, la Prusse notamment, ont des pièces se chargeant par la culasse et des fusils à tir rapide.

—Nul doute que l'Allemagne, ainsi armée, ne batte en un temps donné la France qui vit sur la victoire de Solférino et se laisse distancer par son ennemie.

Le colonel d'Éragny protesta.

Le comte lui dit gravement :

—Il existe des forces nouvelles qui ne sont pas employées.

—J'ai étudié plusieurs de ces forces, et j'en dispose.

—Je vais, demain à l'aube, vous donner le spectacle grandiose de l'anéantissement d'une montagne.

—Les passages seront ouverts comme par l'éruption d'un volcan soulevant une cime et fondant par sa lave les blocs de granit.

—Je prie les trappeurs de m'indiquer des grottes, des excavations.

—Nous ferons nos préparatifs, et demain les routes seront libres.

Se tournant vers M. d'Éragny :

—Vous verrez, mon cher colonel, ajouta le comte, que c'est peu de choses qu'une mine ordinaire comparée à celles que je ferai sauter à l'aurore.

Puis il leva la séance en disant aux trappeurs :

—Dans une heure, que chacun de vous vienne me faire un rapport sur les creux des rochers qu'il aura découverts.

—J'ai un fourgon plein de picrate de potasse.

—Monsieur, dit l'un d'eux, le picrate est effroyablement dangereux.

—Je le sais.

—Un gramme suffit pour faire éclater un obus.

—Perbleu ! je l'ai vu, ayant vérifié la chose.

—Dix grammes font sauter une maison, monsieur !

—Je n'en doute pas.

—Un kilogramme de picrate de potasse anéantit une ville !

—Puisque je vous dis que j'en ai un fourgon chargé.

—Vous voyez bien que nous aurons facilement raison des Apaches !

—Mais nous pourrions sauter aussi !

Bientôt les trappeurs prirent leur rapport sur les excavations qu'ils avaient découvertes.

Puis désignant deux des plus braves il dit :

—Messieurs, dit alors M. de Lincourt, voici les instructions.

—Quatre excavations me paraissent convenir à mes projets.

—Je porterai moi-même, avec Sans-Nez et deux hommes de choix, les boîtes de picrate de potasse dans la grotte qui se trouve située près du côté du levant.

Du Bodet se chagéra de l'excavation découverte par Grandmoreau, qui l'accompagnera avec deux hommes aussi.

—Le docteur Simiol s'occupera d'une autre mine avec Burgh.

—Enfin le colonel et Bois-Rude auront à faire sauter la quatrième.

—Si, par hasard quelqu'un venait à reculer... ses compagnons le fusilleraient.

—On attendra le jour, et le signal sera donné par un coup de canon.

—Mais, s'écria du Bodet, le picrate ne saute pas comme ça !

—Il faut des préparatifs.

—Monsieur, dit le comte, en prévision de rochers immenses à anéantir, j'ai pris mes précautions.

—Le wagon chargé de picrate... .

—Un wagon... entier... soupira du Bodet.

—Oui, un wagon ! fit le comte.

—Mais rassurez-vous.

—Le picrate est enfermé dans des boîtes merveilleusement soignées, je vous jure, au point de vue de la fabrication.

—Enveloppées, cotonnées, protégées par un emballage qui ne laisse rien à désirer, essayées toutes, vous entendez, toutes ces boîtes peuvent tomber sans éclater.

—Le danger ne commence que dans les excavations.

—Là, vous aurez à dépaqueter les appareils et vous prendrez des précautions.

—Je le crois ! fit Simiol. Aucune précaution ne sera superflue.

—Du picrate.

Et il essaya d'insinuer :

—Ne prenez-vous pas qu'une petite mine ordinaire... .

—Ce serait insuffisant.

—Du reste, il s'agit de produire un cataclysme.

—Ce prétendu *Sauveur* des Indiens me paraît très-fort en pyrotechnie, à en juger d'après les signes et les prodiges dont il a ébloui les Indiens.

—Je veux, moi, lui prouver que nous savons faire aussi appel à la chimie pour produire des miracles.

—Venez, messieurs !

Et le comte emmena tout son monde hors du camp.

Là se trouvait le wagon, laissé toujours à distance du bivac et bien gardé par des hommes sûrs.

M. de Lincourt ouvrit lui-même cette espèce de voiture.

Tous les trappeurs faisaient bonne contenance ; mais les docteurs tremblaient.

—Allons, messieurs, leur dit le comte, rappelez-vous votre devise :

—*Tout par la science.*

Et il leur tendit à chacun une boîte à picrate.

Une sueur froide perlait au front de chaque savant.

Du Bodet ne dit mot.

Il n'avait plus la force d'articuler une syllabe.

Et le comte distribuait à chacun sa boîte.

Cela fait, on s'éloigna encore, et, à la clarté des torches, le comte dépaqueta lui-même un appareil.

Il manœuvrait l'engin avec un calme et une dextérité incroyables.

Du Bodet conseillait :

—Pas de précipitation !

—En grâce, prenez garde !

Et Simiol réfléchissait encore :

—Vous tenez notre existence entre vos mains, monsieur.

—C'est d'une témérité...

—Mais le comte avait terminé sa démonstration.

Il avait repaqueté le pierate.

Alors, d'un air dégagé, il dit aux docteurs :

—A vous, messieurs !

—A vous... quoi ? fit du Bodet.

—Essayez de dépaqueter la boîte.

—Monsieur, je ne me sens pas la dextérité nécessaire et...

—Monsieur, vous vous sentirez une balle dans le crâne, si vous hésitez.

“ Docteur Simiol !... ”

Le comte se mit à jouer avec son revolver et dit :

—Dépêchons !

Les deux docteurs s'exécutèrent, mais leur chemise en fut trempée.

Ils réussirent.

—Vous voyez bien ! dit le comte.

“ *Tout pour la science.* ”

“ Messieurs, vous aurez chacun quatre boîtes pareilles à préparer. ”

“ Chacun des appareils est muni d'une ficelle de soie. ”

“ Vous la déviderez à distance, distance calculée pour vous mettre à peu près à l'abri de l'explosion. ”

—Comment à peu près ! se récria Simiol.

Eh ! croyez-vous qu'avec la force de projection du pierate, je puis garantir que des éclats de roc ne tueront personne.

“ J'ai les effets de l'appareil pour que la projection ait lieu autant que possible en avant. ”

“ Mais je ne puis répondre qu'il n'y ait pas mort d'homme. ”

—Au wagon ! messieur ! dit le comte en remettant son arme à sa ceinture.

Ce qui indigna le plus les docteurs, c'est que les chasseurs riaient.

Quelle bravade de mauvais goût en un pareil moment !...

Par excavation, il y avait quatre hommes, quatre boîtes, par conséquent.

Les quatre groupes se mirent en marche dans quatre directions.

La grande difficulté était de dérouler les cordons.

Mais le comte avait calculé toute chose fort bien.

Il fallait tirer avec une grande force sur ces cordons pour que la détente du marteau, que contenait l'appareil, fût mise en mouvement.

Aussi, en fin de compte, ne se produisit-il aucun accident fâcheux.

L'aube parut.

Tout était prêt.

Une heure avant le jour, le comte était revenu vers le bivac.

Il avait fait éveiller un des siens lui avait donné ses instructions.

—Vous ferez, dit-il, un peu avant le jour, lever tout le monde.

“ Vous annoncerez qu'une catastrophe menace les Indiens et que les montagnes vont sauter de toutes parts. ”

“ Vous ferez cacher toute la caravane sous les chariots. ”

“ Lorsque tout sera terminé, l'ordre mis dans la troupe, chacun bien abrité, vous mettez vous-même le feu à un canon. ”

“ Ce coup nous avertira que nous pouvons agir. ”

“ L'explosion terminée, tous débris de roc étant retombés, vous ferez ranger toute la troupe en bataille prête à marcher. ”

“ Cinquante hommes avec pics, leviers, pioches et pelles, se tiendront prêts à faire service de pionniers au besoin. ”

Au bivac, la caravane, éveillée avant le

jour, recevait avec étonnement ces ordres.

On obéissait, non sans inquiétude.

Le géant, ayant entendu parler d'une explosion et de débris de rocs à craindre, avait roulé près d'un gros bloc de granit quatre pierres.

Il avait disposé celles-ci en piliers ; ensuite par des prodiges d'adresse et de puissance musculaire, il avait placé le bloc en forme de dôme sur les quatre pierres.

—Voilà, dit-il à Conception qu'il avait d'abord amenée là, voilà un abri qui vaut mieux qu'un wagon.

Et il avait placé sa femme sous le dôme.

Cependant la caravane était couchée dans les wagons, et elle attendait avec une inquiétude inexprimable ce qui allait se passer.

De temps à autre, des voix interpellaient le *Vieux*.

—Dites-nous donc ce qui va arriver ? lui criait-on.

Et il répondait :

—Je vous jure que je n'ai pas de détails.

“ Faites silence. ”

L'émotion générale fut à son comble lorsqu'une bande rose, à l'orient, annonça le prochain lever du jour.

En ces régions, pas d'aurore.

On passe brusquement de l'ombre à la lumière.

Et le soleil parut resplendissant.

Il éclairait l'immense panorama de la vallée et de monts.

Sur ceux-ci, les camps des Indiens où l'on s'agitait déjà.

Tout à coup la voix mâle du canon retentit, répercutée par les échos au fond des abîmes creusés au flanc des gorges.

Tomaho entraîna le vieillard et le plaça sous le dôme.

Le vieux prêtre protesta.

—Et toi ! dit-il.

“ Où t'abriteras-tu ? ”

Tomaho n'avait pas pensé à lui-même : il n'y avait d'abri que pour trois sous le dôme.

Le *vieux* voulut sortir.

Tomaho l'arrêta.

—Attends ! dit-il en souriant.

Et il s'empara d'une pierre plate, large de deux mètres et longue d'autant environ.

Il fit un grand effort, l'arracha du sol, la souleva, et de ses deux bras tendus, la tint comme un bouclier au-dessus de sa tête.

Et il se mit à tourner autour de dôme, regardant ce qui se passait.

Le spectacle était solennel !

Sur toutes les crêtes, par milliers, des groupes d'Apaches.

Sur le fond bleu de l'horizon, on distinguait nettement les silhouettes des guerriers et l'on voyait que cette armée, formant le vaste cordon du blocus, regardait à ses pieds la caravane enfermée.

En ce moment, une explosion de mine, se confondant avec trois autres, retentit, bouleversant le sol et produisant l'effet d'un puissant tremblement de terre.

La secousse fut si terrible et si violente que Tomaho et son bouclier furent couchés bas.

Le dôme fut renversé, jeté bas, dispersé.

On n'entendit pas le bruit des quatre détonations.

On peut dire un coup de pistolet à côté d'une fourmi sans l'émouvoir ; son oreille ne perçoit pas le son, qui est en disproportion trop grande avec la taille de l'insecte.

Au milieu d'un bombardement, dans une batterie de siège, nous avons vu des oiseaux sauter, non loin des canons, sur les branches des gabionnades.

Le moineau n'entend pas le bruit d'une pièce de vingt-quatre ; son oreille n'est pas faite pour cela.

Au siège de Sébastopol, tous ceux qui étaient debout dans les tranchées de droite furent abattus par l'explosion de la grande mine, mais on n'entendit pas le coup.

De même, personne dans la vallée ne put dire dans la suite qu'il eût entendu le bruit des mines de pierate.

Mais à Austin la ville fut en alarme et crut à une éruption volcanique.

Les montagnes, soulevées en quatre endroits différents, furent arrachées à des hauteurs prodigieuses.

L'air s'emplit de flammes immenses, le ciel fut embrasé par des éclairs de teinte sinistre que sillonnaient des traits noirs, des masses sombres, pans de montagnes projetés dans l'espace.

Par milliards, les pierres sifflaient en montant à travers la poussière et la fumée blafarde ; chacune d'elle donnait le cri strident d'un éclat d'obus.

Ce bruit, formé de mille bruits, on l'entendait il déchirait l'oreille. Mais un immense cri d'effroi, parti de milliers de poitrines, formait une clameur d'angoisse prolongée et saisissante.

C'était l'armée indienne qui, lancée vers le ciel, disait son adieu à la terre.

Pendant plusieurs minutes, au dire des témoins de cette scène, on éprouva comme une sensation d'arrachement ; c'était l'effet des profondes déchirures du sol se répercutant dans l'être humain.

Cet effet dura tant que les projectiles montèrent.

L'air était violemment chassé par l'incalculable expansion des gazs qui s'étaient produits, il en résulte comme la vaste aspiration d'un siphon et chacun se sentit en quelque sorte attiré vers les régions supérieures.

Mais lorsque la force ascensionnelle se ralentit, on éprouva, au contraire, comme un écrasement.

L'équilibre atmosphérique rompu se rétablit avec une violence incomparable, et un ouragan d'une intensité inouïe se déclina sur la vallée.

Le vent balaya furieusement tous les obstacles.

Les projectiles tombèrent.

Ce fut comme une grêle dont les grêlons eussent été des blocs de grès, de porphyre et de granit.

Pour donner une idée de ce que fut cette pluie, cette avalanche de rochers, si l'on veut, un trappeur parira qu'il marcherait de débris en débris, sans mettre les pieds sur le sol, tout autour de la vallée.

Il gagna cette gageure.

Heureusement pour la caravane, les projections avaient eu lieu toutes quatre dans le sens des montagnes.

Les projectiles retombaient sur les crêtes et les plateaux.

Mais tous les chariots avaient été renversés.

Ceux qui se trouvaient dessous avaient été plus ou moins contusionnés ou blessés et le désordre était inexprimable.

Les bêtes de somme avaient rompu leurs liens et couraient ça et là, beuglant et foulant aux pieds ce qu'elles rencontraient.

Les blessés appelaient à l'aide.

Nombre d'entre eux étaient pris sous le poids des wagons.

Le premier debout fut Tomaho.

Il se leva indigné.

C'était la première fois que le géant était couché bas contre sa volonté ; il se redressait pareil à un Titan.

A côté de lui, le *Vieux*.

(A suivre.)

# POUR LES VERS

## CHOCOLAT à la CRÈME

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

**25 Cents la Boîte.**

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

N.B. — Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagachetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

## "JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 921<sup>e</sup> livraison (26 juillet 1890).

TEXTE : — En esclavage, par Mme de Nanteuil. — La récolte des plumes d'autruche. — L'Ecole de Cavalerie. — Rayon de Soleil, par Mlle Zénaïde Fleuriot. — Ce que pèse un train de chemin de fer, par Daniel Bellet. — Les algues, par Mme Barbé.

Chaque Numéro, 40 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,

79, boulevard Saint-Germain, Paris.

## Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

## Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

## LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,

Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

"L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux"

FONDÉ EN 1861.

Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses,

Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

### PARIS

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux

Lucien Faucon, Directeur.

13 RUE CUJAS, 13

### NEW-YORK

F. W. CHRISTERN, 254, Fifth Avenue.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Juillet

**17,998 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

**Rhume, Bronchite, Etc.**

25c. LA BOUTEILLE

LAVIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

IMPRIMERIE

## POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,

PAMPHLETS, AFFICHES,

CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES

ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.

Caractères de Luxe.

## A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B. — Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street

New-York